

SERAING, OUGRÉE, JEMEPPE au passé

Dépôt: Ougrée 1

Trimestriel: n°2 - 1994 100 F.

éd. resp. Luce Minet

4102 Seraing

Avec le soutien de l'Administration communale

Des habitants racontent les années 30 - 50



Rue Baivy à Jemeppe

Un mot d'introduction

La première revue a reçu un accueil meilleur que prévu. Les réactions par téléphone ont été nombreuses pour proposer témoignages, documentation, conseils, etc. et ont été autant d'encouragements à poursuivre la publication. La question qui se pose à présent est de savoir si la revue dépassera l'effet de curiosité pour quelque chose de nouveau. Sera-t-elle utilisée dans les familles et entre amis, dans les écoles ? Suscitera-t-elle de nouvelles initiatives pour des témoignages, des informations, ...? Son véritable succès dépend surtout du "*bouche à oreille*", c'est-à-dire des lecteurs eux-mêmes !

Ce deuxième numéro prolonge le premier par le choix des sujets; les titres et sous-titres sont de la rédaction. Dès le troisième numéro, d'autres thèmes seront abordés plus systématiquement (comme les trams, le travail, les loisirs, etc.). Certains numéros spéciaux sont envisagés: à l'occasion du 50e anniversaire de la Libération de la ville (témoignages sur la libération et les bombardements); des biographies complètes méritent également une édition.

Notre objectif est d'obtenir progressivement un reflet le plus large possible et le plus véridique possible sur la vie passée, sans partialité.

Il reste beaucoup à faire, et l'appel à l'aide est toujours d'actualité.

Une formule d'abonnement vous est proposée à la dernière page.

La Rédaction

Vies simples, tragiques ou heureuses

Paul Biron, auteur de la série des "mononke", est un Sérésien de "pure souche", et comme ses écrits sont quasiment des témoignages, il mérite bien une place dans la revue.

Ensuite, des vies fort contrastées sont présentées dans ce chapitre: deux familles ouvrières dont une au destin tragique; un employé du Val nous parle de sa condition; un vicaire à Ougrée, qui deviendra après la guerre un "prêtre ouvrier", nous raconte notamment son intervention pendant les bombardements de 1944.

Deux extraits de Paul Biron ("Mon mononke")

"Aujourd'hui, c'est le grand match de football que l'on va jouer contre les ceusses de la Chatqueue. Comme ma place, c'est au back, il faut que je fasse attention car, avec eux, comme ils n'ont pas peur de te rentrer dedans, on a toujours envie de leur faire quelque chose qu'il ne faut pas et alors t'a l'arbitre qui crie tout de suite "Penalty", même si c'est pas toujours vraie.

On joue toujours sur l'Abè que c'est une grande place près de la Meuse. Pour les goals, on met un vêtement bien replié comme piquet et on mesure pour que ça soit la même distance. De toutes façons, les camarades qui regardent font attention pour voir si le gardien de but ne remet pas un paquet ou l'autre vers l'intérieur pour diminuer sa place. Passe que c'est déjà arrivé.

Le match s'a très bien passé sauf à la dernière minute où j'ai eu un grand comique qui m'a poussé par derrière avec le ballon et je me suis retrouvé couché après avoir fait comme une traînée sur la terre.

Quand je m'ai rassis, l'arbitre avait sifflé la fin et tout le monde était content puisque c'était 2 à 2. Comme ça, on retourne chaque chez soi en disant qu'on n'a quand même pas perdu. Au fond, on devrait toujours avoir des pareils scores."

(En attendant de vos nouvelles, éditions Dricot)

"(Pour avoir des couvercles pour se bagarrer), le mieux ce serait encore d'aller voir chez Hoyoux, le marchand qui ramasse tout dans son cazère mais il ne voudra jamais nous en donner et on ne sait pas en acheter. Faudrait qu'on trouve un gros morceau de rail quelque part et qu'on aille l'échanger chez lui.

Quand on joue sur le terrain du curé qui est dans le commencement de la rue de la Boverie, juste après la maison de la garde-barrière, on en voit parfois près des lignes de chemin de fer et on aimerait bien les prendre mais on n'ose pas y aller parce que son homme ce n'est pas un bon quand il coure après toi que tu dois te sauver le plus vite

possible pour ne pas ramasser un mauvais coup.

- "*Mâssîtes crapules*" (sales crapules) qui crie en prenant une pierre dans sa main et en la lançant après nous autres.

C'est d'ailleurs pour ça que le dimanche matin, quand il rattend ses pigeons, on va faire de l'arèdge tout près de chez lui pour le faire zûner. Parce qu'alors, ses pigeons ne rentrent pas et il ne fait pas de prix".

(Mon Mononke, Colas Pîrlôtche et Cie, par P. Biron, L. Warnant, L. Chalon, éditions Dricot)

Entretien avec Paul Biron

Q.: Pourquoi avez-vous choisi le style parlé dans les "Mon mononke" ?

PB: A l'époque, on utilisait le wallon constamment, sauf lorsqu'on devait s'adresser aux autorités, ou bien à l'instituteur, etc., alors on parlait cette espèce de français que j'appelle le "mononke". Personnellement, s'il s'agit d'écrire, je n'ai pas la même facilité pour le bon français, où je dois travailler et corriger, que pour les "mononke" où le texte sort tout seul.

J'écris depuis que j'ai treize ans, des contes, des poèmes, des pièces, mais je n'aurais jamais imaginé devenir écrivain. Quelqu'un m'a proposé d'écrire un livre dont les bénéfices seraient versés à l'ASBL d'Aide au Tiers Monde "SOS/PG" que j'ai créée (j'ai eu faim pendant la guerre, je sais ce que c'est). D'accord. J'ai écrit en bon français "Ni vous sans moi, ni moi sans vous", qui a été joué au théâtre et qui sera encore repris prochainement. "Tu écris pour des Noirs, tu écrirais bien pour nous aussi ?" ont dit mes amis anciens prisonniers de guerre. J'écrivais déjà chaque mois dans la revue "A propos", en faisant beaucoup de fautes d'orthographe. Des livres sur la guerre, il en existe beaucoup; pour présenter quelque chose d'un peu original, j'ai pensé rassembler les textes parus dans "A propos", avec quelques raccords, cela a donné un bouquin. Aucun éditeur n'en voulait. Nous l'avons édité nous-mêmes, les mille exemplaires sont partis en un mois; "Et la suite ?" réclamait-on. J'ai continué à raconter mes souvenirs, la guerre, la captivité, la libération; les "mononke" ont eu plus de succès que mes autres livres.

Q.: S'agit-il en partie de fiction ou d'une forme de témoignage ?

PB: Dans les "mononke", tout est vrai même si tout ne m'est pas arrivé à moi personnellement. Etant gosse, j'ai lu des romans russes avec une foule de personnages, on ne s'y retrouvait plus. Je me suis dit: "Quand j'écrirai, il y aura trois ou quatre personnages et tout leur arrivera à eux !"

J'ai fait des recherches, par exemple pour les données exactes de la guerre des 18 jours ou pour la libération de Liège, et j'ai même écrit au Pentagone à New York concernant le rôle des Américains.

Q.: Pourquoi voulez-vous que ce soit véridique alors que ce n'est pas toujours autobiographique?

PB: Par respect pour les gens, si je raconte la libération de Liège, je ne veux pas dire des conneries.

Q.: En quoi les témoignages de la revue "Seraing, Ougrée, Jemeppe au passé" vous touchent-ils?

PB: Seraing est important pour moi, j'y suis né, j'y ai passé ma jeunesse et on est toujours heureux de retrouver le climat de son enfance. C'est une période qui vous marque davantage. Et plus on vieillit, plus on a besoin de se raccrocher à ses racines. J'habitais presque en face du marchand de moto de la rue Ferrer, les coureurs d'un rallye de motos s'entraînaient là, il n'y avait pas beaucoup de circulation; nous jouions aux billes dans la rue.

En ce temps-là, on était centré sur son coin; nous, c'était la place de l'Abbaye – la rue Cockerill, c'était déjà l'étranger. Les bandes de gosses se bagarraient entre quartiers; la Chatqueue, la Troque, les Communaux, chaque coin avait sa mentalité et ses habitudes.

Q.: Croyez-vous que les récits sur cette époque sont utiles aux jeunes de maintenant ?

PB: Mes petits-enfants sont beaucoup plus intéressés que mes enfants: "Montre un peu comment tu dormais pendant la guerre, et comment tu mangeais ?" Au collège Saint-Martin, j'ai raconté aux élèves comment cela se passait lorsque j'étais gosse, ils ouvraient des yeux grands comme des assiettes, ils posaient énormément de questions; des jeunes de l'école Sainte-Julienne à Fléron, eux, m'ont interviewé dans le cadre d'un travail sur le style "mononke". En général, les jeunes aiment le style, alors qu'ils ne parlent plus ainsi et ne connaissent pas cette époque.

Nous recherchons des informations sur la libération et les bombardements: tél. 366017

Note: Les livres de la série des "mononke" sont toujours disponibles; votre libraire peut passer commande à l'éditeur Dricot, 12, rue de la Résistance à 4020 Liège.

TEMOIGNAGE D'URBAIN (70 ANS)

Nous étions à six dans la famille, avec le père qui était mineur. Ca allait. Mais on mangeait mieux avant-guerre qu'actuellement, beaucoup de viande, des pâtes, des pommes de terre; en hiver, une fricassée le matin. Les côtelettes ou le poisson étaient meilleurs, sans l'ombre d'un doute. Le dimanche, on avait du rôti de porc, du poulet, rien de spécial.

A quinze ans, j'ai été engagé à Cockerill, aux Centraux; ensuite, j'ai travaillé chez Demalzinne.

Pendant la guerre, les tartines étaient souvent à la confiture. Le boucher, qui était honnête, m'a toujours fourni pendant la guerre. On recevait de la soupe à l'usine, avec des gruaux d'avoine. Chez moi, on mangeait de la viande, pas des rutabagas.

Au cours de la grève de 41, on est foutu le camp de tous les côtés. Elle a été organisée par André Renard et son beau-père. Certains se sont retrouvés en Allemagne. Pratiquement tout le monde y a participé, sauf quelques-uns qui avaient peur. Je ne me rappelle plus pour quoi c'était. Je crois qu'après la grève, on a servi des repas, qui n'en étaient pas. On recevait un peu de pommes de terre.

Les mineurs avaient du charbon. Il fallait se débrouiller avec le marché noir, le blé et le beurre venaient de Hesbaye, de Tirlemont.

J'étais tourneur. Il existe un monde de différence avec le travail d'avant. Nous étions plus tranquilles, le travail était assuré tous les jours, mais des jeunes étaient licenciés parce qu'on était plus sévère.

Pendant la guerre, on sabotait plus qu'on ne travaillait, par exemple, on partait avec des coussinets; c'était organisé sans l'être; l'un le faisait pour saboter, l'autre c'était pour les revendre.

Le mode de vie a évolué vers les années 50. Avant, on ne pouvait pas être syndiqué, on allait chercher les timbres à côté du Palace, on fumait dans les WC. J'ai toujours été un syndicaliste.

TEMOIGNAGE DE M.X. (82 ANS)

J'ai d'abord été mineur, puis en 1929, tout juste avant l'arrêt de l'embauche à cause de la crise, je suis entré comme pontonnier à l'usine Cockerill, où je suis resté jusqu'à ma pension.

Nous étions douze enfants. Mais ma mère a été internée à Saint-Trond, puis elle a travaillé dans une ferme, mais elle ne reconnaissait plus personne. C'est une de mes soeurs qui a tenu le ménage. Mon père était mineur. La soeur s'est mariée et elle est partie. J'ai vécu avec mon frère dans un logement (avec pension). On prenait tout mon argent. Je suis alors parti habiter seul.

Je n'aime pas parler de cette période.

TEMOIGNAGE DE D.L.

La vie à Jemeppe

revenu: jusqu'en 1930, le niveau est bon. Le père est chef de bureau à la Cristallerie et la mère épicière. Nous avons de très nombreux parents dans le commerce, à Jemeppe; le grand-père possède une ferme à l'intérieur même de Jemeppe.

Je suis né en 1925; en 1930, je tombe gravement malade; les parents dépensent une fortune pour me soigner, m'envoyer à la mer, ils déménagent de Jemeppe et vont dans une petite villa à Ivoz-Ramet pour le "grand air", puis ils y achètent une petite maison. A la crise de 30, les salaires stagnent; le frère naît en 32; la mère stoppe l'épicerie pour s'occuper de ma santé et les revenus fondent.

nourriture: on mangeait bien, ma mère avait été élevée dans une ferme. Elle achetait toujours en gros; même quand l'épicerie a été fermée, elle continuait à s'approvisionner chez les grossistes. Je l'accompagnais à Liège; avec ses valises, elle faisait la razzia dans les grands magasins. A chaque vendredi, nous avions du "stock fish"; ma mère cuisait bien le veau. Nous ne mangions pas toujours du lard; ou alors, la fricassée le matin. Les Cristalleries vendaient des stérilisateurs; mon père les utilisait pour conserver la viande, d'autant qu'on avait deux cousins bouchers et des fermiers dans la famille de ma mère.

fêtes: le dimanche, la famille mangeait au grand complet (quinze personnes) à la "ferme", chez le grand-père de Jemeppe; on achetait des moules et des frites à la friture – les moules étaient très bon marché à l'époque. Pour les fêtes, nous recevions souvent du bouillon de poule. Le poulet était très cher.

Mon père s'occupait d'un cercle philanthropique, "Le délassement" avec les notables, les commerçants du coin; le cercle organisait des fêtes pour récolter des fonds. A part cela, nous allions peu au restaurant, parce que nous étions souvent reçus par la famille, qui était très étendue.

friandises: les lacets, à l'épicerie, me plaisaient beaucoup; à la maison, le pudding chocolat ou vanille, était préparé par ma mère. Le samedi soir, on allait acheter des "baisers de Malmédy" à la pâtisserie. On mangeait beaucoup de pommes, de poires, etc. à cause d'un oncle qui était grossiste en fruits et tenait tout le marché de la région. Le chocolat se mangeait **toujours** avec une tartine.

Sur les terres de l'ancienne ferme de Jemeppe, mes oncles et le grand-père entretenaient une fraisière, on en vendait beaucoup sur place.

magasins d'usine: j'en ai connu trois. Aux Cristalleries: à côté du notaire Sadzot, alimentation et textile ("aunage"); la ristourne était petite, rien de particulier. Au début, il était réservé au personnel, puis ouvert à tous. A l'Azote, à Renory, il a duré jusqu'un peu après la guerre. Celui d'Ougrée Marihaye, en face de l'OM, était réservé au personnel.

vie à Jemeppe: c'était un coin très commerçant, très animé. Tous les ouvriers de Hesbaye, de Hannut, etc. y défilaient – c'était les terminus des trams – avant qu'ils ne franchissent le pont pour se rendre à Cockerill. Les épicerie s'ouvraient dès 5 h du matin, pour le tabac.

Le cercle "Le délassement" a fusionné avec un autre cercle de commerçants, "Jemeppe sportif"; il y avait des courses à vélo, des cavalcades, des braderies. La rue principale était bourrée de gens.

A sept, huit ans, j'étais mascotte à radio-Seraing, pour une émission de jeux le jeudi, pour les enfants. Je connaissais tous les airs d'opéra, et quelques fois, j'ai été figurant au fameux Opéra de Liège, qui recrutait d'ailleurs ses nombreux figurants dans la région. Les musiciens et les animateurs étaient nombreux, puisque les disk jockeys n'existaient pas encore.



Cercle « Le délassement » à Jemeppe

TEMOIGNAGE DE JEAN MAQUET

Vicaire à Ougrée

Je suis né en 1913 à Bastogne. L'année suivante, pour des raisons commerciales, mes parents sont venus habiter à Spa où ils ont ouvert un commerce d'épicerie; mais la guerre est survenue et mon père a fait toute la guerre dans l'armée belge en France. Je ne l'ai donc connu qu'à son retour: j'avais cinq, six ans.

J'avais commencé mes études gréco-latines avec une vague première idée de devenir prêtre, mais en cours de route, j'ai "bifurqué" et j'ai fait trois ans de Conservatoire pour le violon, à Liège. Mais en même temps, j'avais trouvé un emploi à la Justice de Paix de Spa. Ainsi, je suis devenu membre de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne qui venait d'être fondée par l'abbé Cardijn. Et cet enrôlement a entraîné bientôt une redécouverte de ma vocation et je rentrais au séminaire à l'âge de dix-huit ans et demi.

Après un an de service militaire et la mobilisation, vint la guerre. A la défaite, prisonnier des Allemands, je fus libéré le 12 juin et je pus rentrer à Spa. Dès le premier jour, j'ai stencilé un tract clandestin à cent exemplaires pour entraîner les Spadois à la résistance active contre l'envahisseur. Cependant avant de parachever ma formation par un dernier séjour de trois mois au séminaire, je fus ordonné prêtre en octobre 40 et nommé vicaire à Ougrée St-Martin.



L'ancienne église d'Ougrée

J'y ai passé toute la guerre. Les conditions de vie étaient alors très difficiles, mes parents quittèrent Spa et vinrent habiter avec moi.

Le ravitaillement était maigre. Chaque habitant recevait des timbres donnant droit pratiquement à des ersatz. Seuls les ouvriers de fours avaient droit à des doubles timbres. Hors de cela, la vie était vraiment très pénible. Les plus rusés, eux, pratiquaient le marché noir, très florissant, mais non sans danger. Il existait à l'époque un tram vicinal qui partait du Haut-Pré (actuel garage Renault), passait par la Chatqueue et Boncelles et terminait sa course à Tavier; et il était littéralement pris d'assaut par des gens qui allaient chercher des marchandises à la campagne, souvent pour les revendre à des prix trop élevés pour la majorité de la population.

Notre famille étant originaire de la Famenne, nous avons eu la possibilité de trouver de la nourriture pour nous-mêmes en quantité suffisante. Encore fallait-il la chercher par des chemins parfois difficiles, sur des vélos de guerre, par des routes défoncées, avec le risque d'être intercepté par des Feldgendarmes ou même des inspecteurs (belges) du ravitaillement.

Un cas: nous avions prévenu nos familles de la région de Libramont. Le jour venu, j'ai effectué les cent kilomètres de trajet aller, j'ai logé là, puis le lendemain, j'ai fait le tour des familles: vingt-quatre kilomètres pour charger environ soixante-sept kilos. J'ai repris la route vers 15 heures; il faisait très chaud. J'étais en soutane à l'époque... je suis arrivé à Ougrée totalement épuisé, à 3 heures du matin, ayant cassé sept rayons de ma bécane !

Mon supérieur, le curé d'Ougrée, ne comprenait pas nos difficultés. Je l'avais connu comme vicaire à Spa et j'étais venu à Ougrée plein de joie à l'idée de retrouver celui qui avait été en partie à l'origine de ma vocation. Malheureusement, à l'expérience, je découvris un despote très exigeant et même capricieux. L'entente cordiale ne dura donc pas et dès la fin de la guerre, excédé de son comportement, j'ai demandé ma mutation et suis ainsi devenu curé à Renory.

Q.: Quelles étaient vos activités pendant la guerre ?

Le service paroissial, bien sûr, en premier lieu. Mais je fus assez vite approché par une organisation de résistance qui, par après, devint l'A.S. (Armée Secrète). Je n'ai jamais eu beaucoup d'activités dans ce domaine, sauf passer des journaux clandestins, parfois quelques renseignements dont j'ai toujours ignoré la véritable portée.

Une anecdote: un jour, un routier scout qui avait été mobilisé au fort de Boncelles vint me dire qu'avant de quitter le fort, beaucoup avaient enterré des armes; il savait où les trouver mais il se demandait où fallait-il les apporter. Je lui dis de les amener chez moi; ce fut l'affaire de toute une expédition nocturne avec plusieurs autres routiers. Le tout fut casé tant bien que mal dans mon appartement et dans la cave. Mais quand mes parents vinrent habiter avec moi, ils découvrirent le "pot aux roses"; comme maman était cardiaque, c'était très mauvais pour elle, et ils exigèrent que les armes partent.

J'avais été ordonné prêtre en même temps qu'un ami qui était devenu vicaire à la paroisse Sainte Marie des Anges, située place des Franchises (Fragnée). D'origine liégeoise, il était rapidement entré en rapport avec l'A.L. et un beau jour, vu mon insistance, il me fit savoir que toutes les armes pouvaient être apportées chez lui. Je mobilisai à nouveau les routiers qui, chargés comme des baudets, prirent le tram à la station d'Ougrée. Sur place, ils aperçurent quatre soldats allemands cantonnés à l'hôpital qui, arme à la bretelle, se rendaient aux ponts de Fragnée et du Val Benoît pour monter la garde ! Ne se doutant de rien, en bénévoles, ils aidèrent nos amis à placer les "colis" sur la plate-forme et

l'un d'eux leur demanda même la permission de s'asseoir dessus ! Ce qui lui fut, bien sûr, accordé. Au retour, mes amis étaient plus morts que vifs, conscients d'avoir échappé à un danger mortel. C'était au début de la guerre. Deux ans plus tard, ce genre de rencontre aurait été bien autrement périlleux.

Mon père avait retrouvé une occupation comme facteur des postes surnuméraire à Ougrée. Il effectuait la levée des boîtes et convoyait les dépêches par le petit tram du Haut-Pré jusque Tavier. Certains jours, le sac contenait d'importantes sommes d'argent: salaires, pensions, etc. Mon père en avait connaissance. Un jour, avec son accord, alors qu'il convoyait plus de soixante mille francs de l'époque, il fut attaqué dans la campagne de la Chatqueue par deux résistants; ceux-ci arraisonnèrent le tram, prirent le sac et disparurent. Le soir, ils vinrent dire bonsoir à la maison...

Papa dut rendre des comptes à la Libération, ce qui ne lui posa évidemment aucun problème.

Q.: Quel a été votre rôle pendant les bombardements ?

Suite aux premiers bombardements, une volée de gens dut évacuer. Mais d'autres restaient sur place, qui avaient tout perdu. Il fallait leur trouver des meubles. Ce fut une de mes plus grosses activités car, après avoir servi les sinistrés, il fallait encore constituer des stocks de meubles en prévision d'autres bombardements, et les déménager bien souvent.

La bibliothèque paroissiale connut aussi des avatars et nous avons dû la démonter et la réinstaller ailleurs au moins trois fois durant ces cinq années. L'équipe qui effectuait ce travail était très motivée et très dévouée.

Avec mon confrère, l'autre vicaire, nous sommes partis plusieurs fois en "expédition" pour trouver soit des locaux pour y passer des séjours avec les jeunes, soit de la nourriture pour mieux les nourrir durant ces séjours. Je me souviens encore particulièrement d'un séjour avec un groupe de jeunes à Andenelle, dans des bâtiments d'une carrière appartenant à Ougrée Marihaye.

Parmi les nombreux bombardements que subit la région, deux furent particulièrement graves pour Ougrée.

Le premier se produisit en 1942, je ne pourrais pas préciser la date mais c'était un dimanche de fête et une cérémonie avait lieu dans l'église. Soudain, l'alerte retentit et un instant plus tard, tout le bas d'Ougrée reçut une avalanche de bombes. L'église fut touchée par le souffle des explosions mais il n'y eut pas de victime dans l'assistance. C'est à cette occasion que le Cercle catholique et son voisin, la Maison du Peuple, furent détruits. J'ai de cet événement un souvenir assez flou.

Le deuxième bombardement se situe le 25 mai 1944; c'était un samedi. Il fut autrement grave pour l'ensemble du fond d'Ougrée.

Ce jour-là, après le catéchisme du matin, je remonte à vélo avec les enfants qui se rendent à l'école. A 9 heures 10, je termine le déjeuner, alerte ! Des avions alliés survolent le terri de la Chatqueue et bombardent l'usine Ougrée Marihaye, la rue de l'Enseignement, la rue Roosevelt et tout est fort démolé jusqu'en bas d'Ougrée. Je dévale à vélo et je commence à aider les sinistrés, administrant les blessés comme les mourants, etc.

Nouvelle alerte: je me glisse dans un gros tuyau, place des Hauts Fourneaux. Passe Yves Lechat, étudiant à l'Université, qui revient de Sclessin où il a raté son tram à cause de l'alerte. Il constate les dégâts, nous nous parlons et il me dit: "Que vont devenir tous ces pauvres gens ? Et dire que chez nous, dans les villages du Condroz (son père, pharmacien à Ougrée, avait évacué près de Tavier par crainte des bombardements), on vient de faire le recensement de tous les appartements, immeubles, locaux, etc. disponibles pour accueillir les éventuels sinistrés de la vallée !" Je le prends au mot: "Retourne chez toi, voici mon numéro de téléphone et donne-moi le tien". A peine est-il parti qu'arrivent les sauveteurs, parmi lesquels des scouts que je connais. Je leur donne la consigne d'envoyer chez moi tous les sinistrés qui voudraient évacuer. Rentré à la maison, avec l'aide d'une demoiselle Jasselette, nous avons créé des formulaires contenant le nom, la composition de la famille et une brève énumération de ses besoins. Les sinistrés affluèrent chez moi, au n°10 de la rue Albert; grâce au téléphone, je savais où les envoyer, munis du formulaire afin de trouver un bon accueil. Pendant quinze jours, toute l'évacuation s'est réglée de chez moi, d'autant que l'Administration communale était aussi parmi les "sinistrés", l'Hôtel de ville étant complètement détruit.

Durant cette période, des jeunes gens de la JOC, de l'ARFEG aidaient les personnes sinistrées à sortir de leurs ruines, à emporter leurs meubles, à évacuer le cas échéant. Ils stationnaient près de chez moi et partaient avec des charrettes à bras pour véhiculer les meubles jusqu'au refuge que les sinistrés avaient pu trouver, ou jusqu'au tram du Haut-Pré. Ce furent plusieurs journées inoubliables.

Des arrestations

Dans la résistance, j'étais en contact avec Madame Van de Weert, une ancienne résistante de la première guerre. Elle habitait rue Albert de Cuyck, dans le quartier de Fragnée. Sa maison était le centre d'une intense activité clandestine: marchandises volées destinées aux maquisards, chaussures, vivres, faux timbres, journaux clandestins, etc. Or, dans la

même rue habitait une dame originaire d'Ougrée, "dame de religion" dans les écoles d'Ougrée. Elle venait déjeuner chez moi, avec maman qui la connaissait. Elle ignorait tout du trafic de Madame Van de Weert. Un matin, elle nous annonce l'arrestation de Monsieur Van de Weert. Moi, je savais que cet homme ne partageait pas les activités de son épouse; je me suis dit que cette maison était "brûlée" et pour donner le change, je me suis mis en grande tenue du dimanche avant de me rendre chez les Van de Weert; la dame m'a expliqué les péripéties de l'arrestation de son mari. A ce moment surviennent deux civils de la Gestapo qui me mettent un revolver à l'estomac et qui m'ordonnent de vider mes poches; puis se ravisant, sans doute parce que je suis un ecclésiastique, ils se contentent de "ma parole d'honneur". Ils arrêtent la dame qui a le temps de me glisser à l'oreille un numéro rue Bois l'Evêque. Je m'y rends et annonce l'arrestation. Je sus plus tard qu'il s'agissait du Professeur Jean Hubeaux de l'Université de Liège, que je retrouvai plus tard président du Mouvement de la Paix.

Quant aux époux Van de Weert, libérés rapidement, ils ont été écrasés dans leur cave, avec un bon nombre de voisins, suite à un bombardement anglais.

Q.: Qu'êtes-vous devenu après la guerre ?

Dès la libération, je me suis efforcé de relancer la presse catholique; je suis parvenu à convaincre un ouvrier du quartier, Monsieur Barbier, de vendre des journaux après son travail. Il était à la fois très dévoué et aussi très débrouillard. Ses affaires ont prospéré au point qu'il a pu s'établir comme vendeur de journaux à temps plein et il a ouvert une librairie rue Nicolay.

Dès la libération, l'A.S. occupa le fort de Bonnelles. Moi, j'étais l'"aumônier". Durant les derniers mois de guerre, les Allemands avaient installé sur le glacis du fort, une FLAK (batterie antiaérienne). Les baraquements des desservants, vides, flambants neufs, se trouvaient dans les allées intérieures du fort et même sur le glacis. Le terrain où se trouve actuellement l'église du bas d'Ougrée appartenait à la fabrique d'Eglise; on y cultivait bien sûr des légumes. J'ai demandé au commandant de la compagnie A.S. à quoi étaient destinés les baraquements. Comme il n'en avait aucune idée, je lui ai proposé de les faire démonter par les scouts, sous direction d'un menuisier, Monsieur Sevrin, et de les remonter sur le terrain de la fabrique d'Eglise. Il accepta et je mis tout en place. Mais il fallait trouver cinquante mille francs pour payer les camions et l'essence. Je les ai demandés à mon curé qui les possédait dans la caisse paroissiale, mais il trouva diverses arguties pour me les refuser. Les baraquements restèrent à Bonnelles et furent démantelés peu à peu par les gens. Ainsi fut ratée l'occasion de faire revenir les évacués sur leur lieu d'habitation, ce qui aurait facilité leur réinstallation dans la paroisse. Et ç'aurait été une très bonne opération "promotionnelle" pour l'Eglise !

Mon évolution

Au cours de la guerre, je "vécus" une évolution. Pour l'expliquer, je dois revenir en arrière.

En arrivant de Spa à Ougrée, je me rendis vite compte qu'entre la classe ouvrière et l'Eglise existait un fossé. Dans mes visites, j'ai toujours été bien reçu par tout le monde mais je sentais que derrière la politesse, un rideau s'était baissé; j'ai rapidement pris conscience que pour le monde ouvrier, l'Eglise, le prêtre, n'étaient pas des intermédiaires crédibles entre les hommes et Dieu. Beaucoup se disaient croyants, avouaient qu'ils priaient en descendant travailler à l'usine mais, pour eux, l'Eglise n'était pas "persona grata". Au contraire, pour beaucoup, elle avait partie liée avec le patronat qui était évidemment l'adversaire. J'ai saisi alors que le chemin vers le monde ouvrier était impraticable mais je ne savais que faire.

Après la libération, je suis devenu curé de Renory, localité totalement sinistrée où tout, au niveau de la paroisse, était à reconstruire. Ce travail m'a pris six ans.

Cependant, nous recevions des journaux de France, et entre autres, "Témoignage Chrétien", issu de la résistance française. Je le faisais vendre le dimanche à la sortie de la messe et je lisais avidement les idées nouvelles qu'il présentait. Un jour, j'y ai lu un petit article mentionnant qu'il y avait des prêtres ouvriers en France. Pour moi, ce fut vraiment la Révélation, c'était la solution... J'ai écrit un petit "mémoire" de cinq, six pages où je m'interrogeais sur les rapports avec les ouvriers, les patrons, les syndicats, les paroisses, etc.

A cette époque, il fallait onze ans de prêtrise pour devenir curé; vu les circonstances, je l'étais devenu après cinq ans et je me sentais à la fois le plus jeune des curés et l'aîné des vicaires... Je m'efforçais d'entrer en contact avec les nouveaux pour leur faciliter l'insertion. Un jour de 1947, un jeune vicaire du Pairay m'annonce qu'il a reçu l'autorisation de devenir prêtre ouvrier l'année suivante. Aussitôt, je l'invite à habiter ma paroisse dès ce moment, en lui assurant que je lui laisserais l'entière liberté de remplir sa tâche, sans lui demander quelque service paroissial que ce soit. C'est ainsi qu'il habita au bas de Renory; en le fréquentant, j'affinais mes convictions à propos de cette tâche de prêtre ouvrier. Lorsqu'en 1951 fut achevée la reconstruction paroissiale de Renory, je fis ma demande et j'obtins l'autorisation de devenir prêtre ouvrier. Je le suis resté pendant dix ans et j'ai connu aussi bien les luttes sociales que les grèves et le chômage.

En 1960, pour des raisons internes à l'évêché, je fus nommé curé de la paroisse de la Vierge des Pauvres aux Communaux de Seraing. J'y suis resté vingt ans. Devenu retraité, j'habite maintenant la petite maison de mes parents à Ougrée.

Destins surprenants ou exceptionnels

Quelques destins étonnants sont abordés dans ce chapitre. La résistance est évoquée par deux témoins, un s'est retrouvé en Ourthe-Amblève, l'autre nous parle de son mari actif à Seraing. Un ancien de la Brigade Piron nous raconte ce qu'il a vécu après le débarquement en France. Un membre de la famille d'un témoin a été volontaire pour travailler en Allemagne avant d'être pris de remords. Enfin, nous apprenons quelle a été l'attitude d'un directeur d'usine d'Espérance-Longdoz.

TEMOIGNAGE D'HUBERT RASSART, SÉNATEUR HONORAIRE

(deuxième partie)

En 40, j'étais maréchal des logis dans l'Armée belge. La guerre, pour moi, a été la continuation de la lutte antifasciste que j'avais menée précédemment. Mais malheureusement, l'armée belge était aussi mal préparée dans sa tête qu'il est possible de l'être.

Au cours de la retraite, j'ai essayé de rejoindre la Grande-Bretagne et j'ai même eu l'occasion de monter à bord d'un bateau anglais, mais un officier m'a fait redescendre. J'ai été arrêté à Saint-Michel-lez-Bruges et envoyé en Allemagne, près des frontières de la Tchécoslovaquie, de l'Autriche et de la Hongrie. Comme je me suis conduit comme un "cochon", j'ai été l'objet d'une sanction et envoyé en Prusse rhénane.

Je me doutais que les rexistes me recherchaient, n'ayant pas oublié la façon dont je les avais combattus avant-guerre et par conséquent, je voulais absolument m'évader. J'ai accepté de travailler dans une ferme car il n'était pas possible de s'évader d'un camp; puis j'ai préparé soigneusement mon évasion. Je logeais dans un ancien patronage catholique; le paysan chez qui je travaillais avait été uhlan en 14-18, et dans son grenier, il y avait son casque, son revolver et une carte d'État-major. Je me suis échappé le 10 octobre 41, un dimanche. Le paysan et sa famille étaient à peine partis à la messe que j'ai emprunté le costume d'un fils qui avait ma taille; ensuite, je suis monté au grenier prendre la carte et le gros revolver d'ordonnance. J'ai roulé en vélo jusque Malmédy; de là, à pied et parfois à quatre pattes, j'ai rejoint Stavelot, parce que j'ai été cerné plusieurs fois par des patrouilles allemandes. J'ai atteint Liège deux jours plus tard vers 16 h.

J'ai appris que mon père avait été arrêté à ma place et enfermé vingt-neuf jours dans la forteresse de Huy. On ne lui a même pas demandé s'il avait un fils.

Quand je suis rentré à Liège, j'ai logé dans un bordel pour officiers allemands. La patronne qui m'a accueilli m'a dit: "Il vaut mieux que quelqu'un témoigne pour moi après la guerre".

Jean Hubert, un comptable qui habite à Jupille m'a fourni une fausse carte d'identité.

J'ai réussi à être embauché début novembre 41 au Pieu Franki, avec la complicité d'un chef de service qui était de ma famille, et grâce à un administrateur qui avait appartenu au 3e d'artillerie comme moi: la fraternité des armes a joué. J'ai choisi le chantier le plus proche de Liège, à Martinrive, près d'Aywaille, qui avait en charge la construction d'un pont sur l'Amblève. Je logeais chez un ouvrier.

Dès février-mars 42, j'ai repris du service dans le parti socialiste clandestin, sans que la direction du parti ne le sache; en effet, je suis devenu la doublure d'un vieux sénateur. Par mon activité, la vente du journal a gonflé. J'ai également collaboré avec le F.I., avec les Partisans Armés, sans en faire partie. Le personnage qui a dirigé la résistance dans la région est le père Bourguet, il m'a fort bien conseillé. J'exerçais en quelque sorte les fonctions d'une espèce de commissaire social-démocrate (lisez le livre de Bourguet), mon nom de guerre était Margis.

Le 3 novembre 42, je suis revenu à Liège sur ordre des Britanniques. Je m'occupais alors des parachutages en Ourthe-Amblève. Ils avaient lieu la nuit, je me souviens d'un clair de lune admirable... Nous étions entre célibataires (deux étudiants, deux carriers, un résistant et moi).

J'ai vu atterrir Fernand Moray, ancien secrétaire de la Jeune Garde, qui a été pris en chasse par les Allemands. Il ne m'a pas dit qu'il était devenu communiste. Il m'a employé pour Seraing où agissaient le F.I. et deux organisations syndicales (les Comités de Lutte Syndicale et le Comité d'Action Syndicale d'André Renard). Dans cette région, la résistance était surtout syndicale et se déroulait à l'intérieur des usines. L'unité a été réalisée par un ancien Jeune Garde, André Renard, qui a formé d'abord le Mouvement des Métallurgistes Unifiés et puis le Mouvement Syndical Unifié. Moray s'est mis en rapport avec Renard. Nous avons ainsi réussi à réaliser l'unité des carriers, socialistes et communistes, et nous les avons amenés dans l'organisation de Renard.

En 44, je suis réapparu à Liège quatre jours par semaine, sous un autre nom pour le parti et pour les Britanniques, en tant qu'étudiant en sciences économiques.

Au cours de mon activité clandestine, j'ai été contrôlé trois fois par des patrouilles. Quelqu'un a remarqué que j'étais arrêté par la Gestapo et comme je n'ai pas été emprisonné, on a cru que j'étais de leur bord et on a envoyé un homme pour me tuer; heureusement, je le connaissais. J'ai finalement pu mener mon combat antifasciste jusqu'à la fin de la guerre.

Je ne suis attaché qu'à une seule décoration, celle offerte par la RDA (République Démocratique Allemande). C'était Jean Terfve, dirigeant communiste belge, qui m'avait parlé d'une décoration pour ma lutte antifasciste de 1933 à 1945.



En pliant le dessin, vous obtenez un personnage connu (jeu sans doute créé dans un bureau de Cockerill vers 1943).

Je suis parti avec Dejacé en Allemagne. J'ai été décoré en même temps qu'un maréchal soviétique dans le palais de marbre de Goering. Pour moi, c'était une forme d'humour que d'être décoré par les Allemands à cet endroit. A la fin, un Allemand m'a embrassé. C'était le préfet de la police de Berlin, et c'était lui qui m'avait proposé pour la décoration. Il avait été blessé avant-guerre, à la frontière, en voulant se réfugier en Belgique; comme Delbrouck et moi faisons des patrouilles pour aider des Juifs, le plus souvent, nous avons entendu des coups de feu et nous avons trouvé l'Allemand. Nous l'avions placé à l'auberge des Amis de la Nature d'Hockay.

J'ai habité Liège à partir de 1945 et j'ai été élu député en 1946. Pourquoi ne suis-je pas retourné à Seraing ? A Seraing, il y eut l'opposition entre Delvigne et Smeets qui est mort en 1904; après, ce sont Delvigne et Merlot qui se sont affrontés, puis Merlot et Lahaut. Si j'étais revenu à Seraing, un conflit aurait surgi avec moi. Cependant, quand on est né à Seraing et qu'on y a milité, on reste Sérésien toute sa vie.

Après la guerre, je me suis passionné pour l'urbanisme et l'aménagement du territoire, et je suis devenu président de la Commission

Nationale chargée de ces compétences. J'ai la réputation d'être marxiste, et c'est vrai, je le suis de stricte obédience.

Il ne faut jamais se prendre au sérieux. Le véritable héroïsme consiste à connaître les hommes comme ils sont et à les aimer quand même.

TEMOIGNAGE DE Mme BILLEN

Pendant la guerre, mon mari a été résistant. On avait des rendez-vous à l'orphelinat du CAP (Assistance Publique; le bâtiment était l'hôpital Jacques avant que l'hôpital Merlot ne soit en fonction; c'était en fait un château, qui a été détruit depuis). Mon mari continuait à travailler à l'usine.

Je suis allée chercher du beurre à la campagne. Le samedi, j'avais fini mon travail à midi et j'avais des coupons de service pour le train. On mettait aussi du tabac en sachet pour le vendre à l'usine; je le ramassais en Flandre. Je mettais le tabac dans le thermos après avoir enlevé la bouteille. Dans le train, des Belges contrôlaient les voyageurs pour le compte des Allemands. Un jour, je ramenaient du savon dans des boîtes de Witloof à Bruxelles. A la gare du Nord, quelqu'un me frappe sur l'épaule: "Où allez-vous ?" "A Liège." "Allez à tel quai car il y a un contrôle." C'était un contrôleur qui me renseignait.

Mon mari fournissait des cartes d'identité, des timbres de ravitaillement; il participait à des rafles dans des magasins, avec l'accord du commerçant. Un jour, il a pris à Ougrée des souliers pour les maquisards. Je revenais avec eux, en ayant les armes dans mon sac. On tombe sur une patrouille: "Pauvre madame qui porte son sac qui est si lourd !"

Une rafle de la Gestapo a eu lieu dans les baraquements en hiver. On les appelait "les baraquements de Lahaut." Mon mari s'est sauvé et personne n'est venu ensuite chez nous pour l'arrêter. Par contre, le concierge de l'école des Communaux de Seraing a été arrêté et n'est pas revenu.

Mon mari s'est réfugié dans une ferme à Virton où j'échangeais ma margarine contre du beurre; la fermière en faisait du savon. Mon mari est en fait parti parce qu'il craignait que certains des résistants arrêtés ne parlent. Il avait quarante-six ans en 1943 (il était né en 1897). Il a transporté du fumier, etc. et il a grossi de plusieurs kilos car il recevait de la bonne nourriture, comme de la salade avec de la crème. J'en profitais le week-end.

La fermière s'occupait de moutons. Une dame a détricoté son couvre-lit pour vendre du coton à la fermière; puis quand elle a eu terminé et qu'elle l'a apporté à la fermière, celle-ci lui a dit: "Il m'en faudrait encore un peu parce que je fais un couvre-lit !".

Pendant la guerre, je n'ai jamais eu faim, alors que le beurre coûtait 400 F le kilo. Le jeune frère d'un prisonnier venait manger chez nous une fois par semaine. J'ai préparé des confitures, des conserves de viande, j'ai stérilisé des légumes et cuit des tartes. Je me suis dit: "Quand la guerre sera finie, je ne ferai plus jamais de tarte". Et j'ai tenu parole, je n'ai plus jamais préparé ni de tarte ni de confiture.

TEMOIGNAGE D'H.D.

2e partie: De l'Angleterre à l'Allemagne

(1e partie: H.D. quitte Ougrée pour rejoindre l'Angleterre, en traversant la France et l'Espagne pour atteindre Gibraltar, occupé par les Anglais - voir revue n°1)

Je passe alors par Patriotic School à Londres, centre de renseignement et de vérification d'identités, etc. Après un séjour d'une semaine et maints interrogatoires par les représentants alliés des divers corps d'armée, je suis enfin libéré le 1 novembre 43. Le centre de recrutement de l'armée belge m'envoie à Cricceth, en raison de mon état de santé déficient. Malgré tout, je reçois un entraînement militaire sous contrôle médical.

Au soir du Réveillon du Nouvel An, je suis de corvée garde.

Début février 44, je vais à Leamington qui m'envoie à la 3e compagnie motorisée, 4e peloton d'assaut stationné dans une zone militaire, à Ramsgate, côté sud. Je fais partie de ce qu'on appellera après la Libération la "Brigade Piron".

Au gré des diverses manoeuvres d'entraînement, notre compagnie connaît plusieurs camps à travers l'Angleterre. Les conditions de vie sont convenables. La solde est légère (3,6 shillings) – à part une bière et quelques cigarettes, on ne peut rien se permettre, mais nous sommes nourris en suffisance, du pain blanc et souvent du mouton. Le chocolat est rationné; le whisky et la guinness sont réservés pour les blessés, mais de toute manière, nous ne pourrions pas en acheter. Quand nous partons en permission, avec nos 8 shillings, nous allons chez une réfugiée gantoise qui tient un restaurant à Londres et nous mangeons des frites et un steak de cheval (les Anglais ne mangent jamais de cheval) ! Une dame anglaise s'occupait de nous et nous donnait des adresses pour entrer en correspondance avec des "marraines de guerre". La mienne est étudiante et connaît le français, son père est mineur.

Au cours d'une manoeuvre, nous apprenons que les Alliés ont débarqué en Normandie. Nous nous demandons si on va continuer à nous oublier et si nous combattons un jour.

Envoyés dans le Cambridshire, nous sommes dotés généreusement d'un matériel flambant neuf, ce qui nous remonte le moral. Une dernière manoeuvre nous oppose à la brigade hollandaise Princes Irène.

Quelques jours plus tard, nous recevons l'ordre préparatoire à l'embarquement; on nous donne une somme de deux cents francs français, deux cents cartouches, et aussi deux chargeurs de Bren et deux grenades.

Le 1 août 44, par un itinéraire assigné et par temps splendide, nous quittons Newmarket pour Tilbury sur la Tamise, alors que Londres subit un bombardement par V1. Les habitants de Tilbury sont accueillants mais ils pleurent, sachant que nous partons au combat. Le 4 août au soir, nous appareillons. Je n'ai pu savoir si nous avons débarqué à Courseulles ou à Graye s/mer. Ce qui me frappe en arrivant, c'est l'état de la mer sur laquelle flotte une multitude d'objets.

Descendus des Liberty ships, nous sommes amenés par péniches sur la plage. Je vois des amis embrasser le sol. Pour ma part, je prends une poignée de sable que je glisse dans une poche.

Nos véhicules sont débarqués au port d'Arromanches et notre brigade est placée sous le commandement du général Gale de la 6e Airborne, qui est en Normandie depuis le 6 juin.

Nous sommes d'abord envoyés en seconde ligne afin de nous accoutumer, dans les environs du pont de l'Orne baptisé depuis lors "Pégasus bridge". Nous ne connaissons que ce qui se passe à proximité; nous ignorons ce que font les autres pelotons ou l'escadron blindé. Il paraît qu'en montant en première ligne, nous relevons un régiment de commandos. Notre mission est de libérer la côte normande, de l'Orne à la Seine.



Des soldats de la Brigade Piron libèrent Cabourg (France) et reçoivent des biscuits secs d'une habitante

Nous manoeuvrons sur un terrain qui n'est pas encore libéré, spécialement vers Sallenelles proche de l'Orne. Dans la première position, un obus tombe entre mon ami Renier et moi. Heureusement, nous sommes indemnes. Dans la nuit du 16 au 17 août, nous effectuons une patrouille de combat. Au matin du 17, nous recevons l'ordre d'attaquer vers le fortin du Moulin du Buisson. Nous avançons, nous nous trouvons pris dans un champ de mines et sous les rafales des mitrailleuses allemandes. Le cadet Van Remoortele est tué. Nous parvenons à nous dégager grâce à la protection de l'artillerie. Nous recevons l'ordre de pousser vers la route côtière en direction de Merville, localité attaquée le 6 juin à cause de sa fameuse position de fortins et canons. Nous passons à la ferme du Moulin pour arriver à Sallenelles où était tombé le premier soldat belge; le jeune Dinantais Gérard a été enterré au cimetière de Ranville. Sur un mur proche de la mairie de Sallenelles, sur la route principale, se trouve la plaque du souvenir que nous fleurissons chaque année.

Au cours de l'attaque, je trouve entre autres, dans une position allemande, un kimono de soie que j'endosse, ainsi qu'une ombrelle jaune... L'humour garde ses droits même au combat. Je charge mes trouvailles sur un vélo, ainsi que mon armement. Mais pour combattre... un vélo, c'est bien encombrant. Je suis étonné de voir que le fortin du Moulin du Buisson est vide. Je crois qu'il avait été pris par notre escadron blindé.

Progressant vers Merville-Franceville, nous tombons de nouveau dans un champ de mines; c'est là qu'est mort mon ami Raymond Deridder. Tandis qu'à l'endroit "Le home", un Bren-Carrier saute sur une mine routière et prend feu. Les munitions explosent et l'artillerie allemande nous arrose. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu de résistance des Allemands devant nous; mais j'ignore si ce fut le cas pour les autres pelotons.

Nous poursuivons en direction d'Auberville; notre attaque est dénoncée par une femme qui sera reconnue et arrêtée. Dans cette attaque, plusieurs Belges tombent sous les balles allemandes et parmi eux, mon voisin de chambrée, Gurhem. L'ayant reconnu, je veux le secourir mais l'aumônier me retient car Gurhem a une grenade dégoupillée sous le corps. Je suis obligé de poursuivre ma route.

L'avance est rapide, nous entrons à Villerville où je vois pour la première fois un char Tigre détruit et qui a flambé. Le conducteur du char est resté à son poste, son cadavre est complètement calciné. Dans Villerville entièrement minée, une grange attire notre attention. Mais prudence car une ficelle pend dans l'entrée... une pierre sur la porte et le bobby-trap explose. Ce ne sera pas la seule. Mais nous y trouvons des boîtes étiquetées "fromage de Herve"... C'est un comble pour des Liégeois.

Le 24, Raymond Van den Abeele reçoit l'ordre de prendre position d'observateur sur la route de Pennedepie. En s'y rendant, il saute sur une mine. Son corps repose au cimetière de Pennedepie.

Nous traversons la Seine sur un pont formé par un plancher posé sur deux bateaux qui avancent en même temps. A Arras, nous avons l'occasion de faire une toilette minimum pour la première fois. Quatre mille Allemands y sont prisonniers.

Nous arrivons en Belgique, où Rongy est le premier village libéré. A Enghien, nous délivrons un groupe de résistants encerclés dans un château par les dernières troupes allemandes. C'est le 3 septembre; je suis tellement épuisé que je

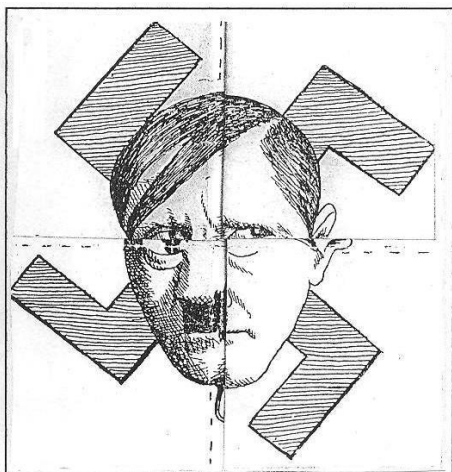
n'ai pas la force de me laver et je m'endors sous un pommier. Le 4 septembre, nous libérons Bruxelles où la population nous attend et nous reçoit dans une liesse inouïe. Nous faisons partie des fusiliers gallois. La java dure huit jours. Dès qu'on entre quelque part, en avant pour la Brabançonne ou God save the Queen, en avant pour les tournées (nous n'avons jamais touché de solde, nous n'avons donc rien pour payer) – à la fin, on en a marre. Nous sommes sans nouvelles de nos familles, le téléphone est coupé avec Liège et nous n'avons pas l'autorisation d'aller jusque là. Malgré tout, nous "empruntons" un camion, à quatre, et en route ! A Tirlemont, des résistants nous conseillent de rebrousser chemin, car un canon allemand est embusqué un peu plus loin.

Je rejoins la caserne, où tout est déjà empaqueté pour le départ à Bourg-Léopold ! Là, nous libérons le camp de concentration, où un convoi de prisonniers politiques vers l'Allemagne était en préparation. Mais les Allemands résistent et des prisonniers sont tués.

Le 9 octobre 44, alors que je n'ai plus dormi depuis quatre nuits, me voilà enrôlé dans une action de reconnaissance, à un poste avancé, à proximité d'une ancienne position allemande. Un brouillard épais nous entoure; une bombe incendiaire allume une grosse meule de foin qui nous illumine toute la nuit. A 7 h du matin, des parachutistes allemands nous encerclent et font prisonniers les quatorze hommes de la section. A dater de ce jour, plus personne n'a de nos nouvelles et on nous croit morts. Mon sac avec mes affaires (dont le passeport) est renvoyé au service des sépultures, grâce à quoi j'ai pu entrer en possession de ce souvenir après ma libération d'Allemagne.

Convoyés par Roermond, Krefeld (où un groupe de vingt paras américains et un anglais est joint au nôtre), Dortmund, nous sommes copieusement insultés, bousculés, menacés dans les gares par les soldats. On en a bavé pendant ce trajet. Et pourtant, on continue à crâner. Pendant les alertes dans les gares, les gardes se réfugient dans les souterrains et nous laissent exposés sur les quais. Nous levons le nez et faisons semblant de suivre le lâcher des bombes, à la grande frayeur des soldats qui nous tiennent en respect de leur abri et ne voient pas la supercherie.

Nous sommes internés au camp de Fallingbostal, au stalag 11B, avec les Alliés, bien à l'écart du camp des prisonniers belges de 1940, de manière à ce que nous ne puissions pas leur communiquer les nouvelles fraîches. Nos conditions de vie sont plus dures que les leurs; eux reçoivent des colis de leur famille ou de la Croix-Rouge, nous pas; ils ont appris à se débrouiller en troquant leurs cigarettes et leur nescafé, qui valent des fortunes à cette époque. Certains ne mangent même pas la nourriture du camp, se nourrissant par des combines à l'extérieur. J'entre en contact avec leur homme de confiance pour qu'ils nous donnent des vitamines, dont deux blessés de chez nous ont grand besoin. Cela nous est refusé. Par contre, d'autres réactions sont meilleures: certains nous apportent des patates cuites et un prisonnier accepte de me nourrir chaque jour, pourvu que je sois footballeur dans son équipe ! Je me suis procuré un faux sauf-conduit et je sors de notre camp pour aller manger chez les prisonniers belges. Il faut dire que je me suis toujours défendu dans la vie. Nous ne pouvons pas correspondre avec nos familles.



Solution de la page 10

Moi, je répare les tuyauteries des locomotives endommagées par les bombardements, à Velzen. Cette localité est le point de rassemblement de tous les évacués civils allemands, qui arrivent des quatre coins et ne savent plus où se diriger. On sent que la fin de la guerre approche.

Une Allemande, parmi les évacués, veut me cracher à la figure, je suis plus rapide qu'elle et plouf, je lui crache dans l'oeil. J'en avais reçu mon content de crachats depuis ma déportation. Un soldat allemand me donne un coup de crosse et me blesse. Je ne peux plus marcher. Notre groupe dort dans un grand hall, sur la paille, sans même disposer de toilettes. On a bricolé une énorme caisse pour remplacer les cabinets. Enfin, on mange si peu qu'on ne doit pas souvent y aller ! Pendant quelque temps, comme je ne peux plus travailler, je fais le

cuistot: avec les débris des wagons, j'allume un bon feu, je pose une tôle dessus et j'y cuis des tranches de rutabagas. Les prisonniers se servent au passage.

Avec deux Liégeois (Renier de Jemeppe et Kayeux de Vivegnis), nous décidons de nous évader; c'est trop bête de se faire tuer si près de la Libération – il est question de nous conduire dans un autre camp. Je vends les cigarettes et le nescafé de mon colis contre trois kilos de pain qui serviront pour l'évasion. Les Allemands paniquent, les hitlériens fichent le camp. A l'heure de la gamelle, nous en profitons pour nous cacher dans le four de l'usine où nous mangeons. Nous y restons deux jours à écouter les avions alliés. Quand nous les croyons assez proches, nous sortons de notre planque et passons les lignes allemandes. Nous atteignons enfin une caserne, où nous abandonnons nos habits pleins

de puces, on nous désinfecte et on nous rhabille après une bonne douche.

Nous devons être rapatriés en Grande-Bretagne, car nous sommes considérés comme des soldats britanniques. Pas question ! Nous nous échappons de la caserne et rentrons en camion jusque Hasselt. Dans un centre de l'YWCA, on nous offre une assiette de pâtisserie, quel rêve..., on nous loge et nous prenons le train pour Liège le lendemain; nous y restons une semaine avant de nous présenter à Bruxelles – et d'être expédiés à Bourg-Léopold où sont rassemblés les prisonniers de guerre. Nous ne serons démobilisés qu'en octobre 45.

Selon les souvenirs qu'il me reste, voici la liste approximative, également pour l'orthographe des noms, des Sérésiens de la Brigade Piron: François Basiaux (Seraing), Victor Binard (Sclessin), Théo Demarcin (Sart-Tilman), Henri Drion (Ougrée), Léonard Fraipont (Seraing), Georges Grosjean (Sart-Tilman), Jean Hebette (Ougrée), Jules Kerman (Ougrée), Eugène Keyen (Seraing), Jules Lauwers (Jemeppe), Joseph Massin (Ougrée), Henri Renier (Jemeppe), Victor Roohoof (Seraing), Edmond Schmikrath (Ougrée), Camille Van Thore (Ougrée).

Je suis révolté par le peu de reconnaissance que le gouvernement belge nous a témoigné depuis lors. On nous considère comme les mercenaires des Anglais. Des copains se sont suicidés après la guerre, d'autres ont eu leur carrière brisée parce que leur engagement avait interrompu leurs études, d'autres n'ont pas réussi à s'adapter à l'après-guerre et sont restés déstabilisés toute leur vie. Les Forces Belges de Grande-Bretagne n'ont droit à aucune considération, aucune aide. J'ai une pension de prisonnier politique, pour les 476 jours d'internement en France et en Espagne, rien pour le reste. Un copain aviateur, seul survivant d'un avion abattu, n'a pas un centime de pension. Il n'y pas de rue Brigade Piron à Seraing.

En France, la population est beaucoup plus reconnaissante. Chaque année, les villes de Normandie commémorent le débarquement. J'y participe régulièrement et je fleuris la tombe des copains. Pour moi, ces souvenirs sont sacrés.

TEMOIGNAGE DE M. V.

Un membre de ma famille, un an et demi plus jeune que moi, avait attrapé une méningite à l'âge de deux ans, et il en avait gardé des séquelles. Il avait quatre ans et était en gardienne quand, un jour, il a refusé d'aller à l'école; sa mère le raisonna mais il resta inflexible, elle le gronda et comme elle ne parvenait pas à l'infléchir, elle l'enferma dans les toilettes; sans broncher, il y resta toute la journée. A l'âge de vingt ans, il me dit comme ça: "Tu sais pourquoi je ne voulais pas aller à l'école?" Je hausse légèrement les épaules et il m'avoua enfin qu'il ne supportait pas les autres enfants parce qu'ils bavaient et salissaient leur tablier. Il était toujours un peu en retrait vis-à-vis de ses proches, cependant je m'entendais bien avec lui.

Il possédait une grande intelligence, à l'école primaire, ils étaient deux à être tête de classe. Au secondaire, un fit ses moyennes, lui choisit l'ébénisterie et il travailla dans un atelier d'ébénisterie.

Puis vinrent les années qui précédèrent 1940 et la guerre. Il y eut un beau remue-ménage; les catholiques, les rexistes, les socialistes et les communistes; sans adhérer à aucun de ces partis, il se mit à réfléchir et se fit sa propre philosophie. Il me confia un jour: "Je voudrais vivre à la Tarzan loin de tout, vivre de la forêt, nager, être en pleine nature".

Pendant la guerre, comme il ne tenait pas en place, il s'engagea comme travailleur volontaire en Allemagne. Il changea d'avis ensuite (pourquoi ?) et malgré son contrat, il retraversa la frontière et s'engagea en France. Il rentra en Belgique et espérant me retrouver dans ma déportation, il s'engagea de nouveau pour la Bavière.

Il a attrapé une infection sérieuse au poumon. Les Allemands l'ont renvoyé en Belgique avec un certificat de maladie. Il avait ainsi des papiers lui permettant de circuler.

En 1944, peu après que les Américains avaient débarqué (à l'époque du "pont trop loin" en Hollande), j'étais à Weismar sur la Baltique et j'ai reçu une lettre écrite de sa main, il était en Allemagne sur la Ruhr. Cette lettre m'annonçait qu'il avait été repris. Il était allé au cinéma Palace, il avait mis son portefeuille à côté de sa poche, et l'avait perdu par terre. En revenant en tram, il avait subi un contrôle et avait été embarqué directement à la Citadelle. Quelques jours après, sa mère avait reçu par la poste le portefeuille que le cinéma Palace lui renvoyait. Elle était allée expliquer aux Allemands ce qui s'était passé. Il n'y avait rien à faire, à l'époque toute personne qui était prise pour quelque motif que ce soit était automatiquement envoyée en Allemagne dans un camp. Mon frère, que les odeurs de la chambrée dérangeaient, a pris une nuit sa paille pour dormir à l'extérieur. N'étant pas présent à l'appel, il a été puni et transféré dans un camp plus strict, à la frontière tchèque, où il est mort.

Au fond, il était trop critique et voyait trop bien tout ce qui n'allait pas. Dans cette lettre, à la fin, il m'écrivait: "Tout ce qui arrive est de ma faute, j'en voulais toujours aux autres". Il a pris conscience quand il a été bien coincé.

Extrait de Didisheim, L'Histoire de la Brigade Piron, p 122-123:

"Certes, au début, sa popularité était grande. Tour à tour les villes de Wallonie et de Flandre organisent, en son honneur, des manifestations émouvantes. Le colonel Piron ne peut faire un pas sans être acclamé. Le Prince-Régent témoigne sa sympathie à la Brigade en appelant son chef aux fonctions honorifiques d'aide de camp. Les Gouvernements alliés reconnaissent ses mérites en lui accordant des distinctions honorifiques. Mais le Ministère belge de la Défense nationale manifeste, une fois de plus, sa mesquinerie. Il renvoie chez eux les hommes de la Brigade sans même leur dire merci. On ne leur accorde aucune priorité dans les emplois publics, on ne leur paie pas les indemnités qui leur sont dues, on élabore, à grand fracas, un Statut du Prionnier, car les prisonniers sont nombreux et représentent une force. Mais les quelques malheureux qui ont abandonné famille et situation pour continuer la lutte sont oubliés. Ils recevront, s'ils sont patients, la même médaille que les combattants des 18 jours. Ils auront une indemnité représentant trois mois de solde, quelle que soit la durée de leur service. Quant aux officiers qui ont créé cette Brigade et qui l'ont commandée au feu pendant que les autres végétaient, on leur refuse tout avancement sous prétexte qu'ils n'ont pas l'ancienneté requise.

C'est triste à dire mais dans l'Armée Nouvelle, il vaut mieux avoir été passif qu'avoir fait preuve de caractère. Ceux qui ont attendu pour voir d'où venait le vent ont eu raison. Ceux qui ont choisi, dès le début, la voie de l'honneur sont assimilés à des S.S. Wallonie qui auraient réussi. Ce sont des "mercenaires à la solde des Anglais". (...)

La "Brigade Piron" comme l'a baptisée la ferveur populaire, n'est plus. Mais ce qui subsistera toujours, tant qu'il y aura en Belgique des hommes prêts à risquer leur vie pour un idéal, c'est l'esprit de la Brigade. (...)"

RECIT DE GIRONDIN (NOM DE GUERRE)

Un directeur de l'Espérance dans la guerre

En rentrant de mes dix-huit mois de captivité en tant que prisonnier de guerre, j'ai eu l'occasion d'aller saluer le doyen de Seraing, qui était peut-être un homme intransigeant d'une autre époque que nous, un homme qui se souvenait du cardinal Mercier et qui était contre l'occupant; il avait rompu avec quelques personnalités de Seraing, il ne pouvait pas leur interdire l'entrée de l'église mais il aurait souhaité qu'elles n'y reviennent pas. Je lui ai raconté mon odyssee et mon ralliement à la résistance. Il m'a rappelé Mercier, il m'a aussi dit "Patriotisme et résistance", et il m'a aussi dit tout le mal qu'il pensait de quelques-uns de Seraing dont un directeur de l'Espérance.

Avant la guerre, celui-ci paraissait méprisant, il avait malheureusement perdu sa femme et élevait un grand fils, un petit gamin et en tout cas deux filles que j'ai connues. Il était considéré comme un très bon père de famille, mais quand il passait, on aurait dit un Anglais, et un Anglais de la gentry, chapeau melon, avec la canne, marchant comme s'il arpentait une des grandes artères de Londres.

(Un jour, le témoin est convoqué chez le directeur, qui lui propose la responsabilité de la cantine)

Quand je suis entré dans son bureau, il s'est dressé et est venu vers moi, ce qui m'a fort étonné. Je me faisais l'idée d'un homme distant, et je me disais qu'il y avait une belle différence entre lui et moi. Je me souvenais qu'il avait plusieurs fois lâché le portillon au moment où quelqu'un arrivait près de la barrière du passage à niveau, il n'aurait pas tenu le portillon, voilà le genre. J'avais donc une fort mauvaise impression de ce monsieur qui me semblait avoir de la morgue, qui regardait de haut. Il était grand, beaucoup plus grand que moi.

Il me traita avec estime, ça ne me troublait pas parce que j'étais trop près de ma captivité pour me laisser impressionner par les hommes. Il me dit: "Vous êtes rentré, vous n'avez pas repris directement le travail, vous avez pris légitimement des vacances" – c'était prévu, on avait droit à un mois de repos avant de recommencer et l'organisation était ce qu'elle était, ma femme a touché la moitié de mon traitement pendant ma captivité.

J'ai ajouté: "J'ai des relations avec le doyen de Seraing, je le tiens pour la conscience chrétienne de Seraing. J'ai parlé avec lui quand je suis rentré, et je n'aimerais pas beaucoup me commettre avec des gens qui, au moment où les Anglais ont rembarqué chez eux, ont tenu des propos singuliers à leur sujet". L'homme qui était devant moi avait tenu de tels propos, je lui envoyais ce que d'autres m'avaient dit. Il m'a répondu: "Monsieur, nous y sommes. Je souhaiterais en parler mais pas dans mon bureau. Voulez-vous me faire le plaisir de venir chez moi à la soirée ?" "Monsieur, ai-je dit, je n'ai pas de document qui m'autorise à circuler la nuit et si je vais chez vous, mes amis le sauront parce que je ne ferais rien sans en référer à ces amis qui mènent un combat qui m'intéresse vraiment beaucoup". Je devinais bien que c'était un homme droit.

Je suis allé chez lui, et je suis entré dans une pièce magnifique, pleine de choses superbes... Il vivait en ermite, seul, certainement dans l'honneur, payant tous les jours un taxi à ses enfants pour les conduire à l'école, faisant vivre ainsi un type qui avait une voiture automobile, et il lui fournissait probablement l'essence. "Je suis venu en longeant les murs. On sait que je suis chez vous." "Monsieur, a-t-il dit, on a mis mon honneur en cause. A l'âge de six ans, je prenais la malle pour l'Angleterre et toute ma jeunesse s'est passée en voyages en Angleterre, où j'ai appris la langue au point de la connaître aussi bien que la langue française. J'ai fait des études d'ingénieur et quand la guerre 14-18 a eu lieu, j'ai rempli mon devoir. Voyez les barrettes de mes décorations. Je ne les porte pas pour faire le bravache mais j'ai fait toute la guerre 14-18. Et moi qui adorais les Anglais, je n'ai pas compris qu'ils puissent rentrer chez eux, je leur en ai

voulu, et j'ai effectivement tenu des propos contre eux. Mais je suis un Belge qui a été déçu par l'attitude des Anglais mais je n'en veux absolument pas aux gens qui ont rempli leur devoir, je ne suis pas un Allemand, je ne tiens pas avec eux, je ne pactiserai jamais avec les Allemands." "Mais, Monsieur, vous acceptez toutes les réquisitions! Je suis renseigné, j'ai des amis qui m'ont raconté. Quand quelqu'un vous présente une statistique et qu'on demande certaines choses, vous répondez servilement; si ce n'est pas vous, ce sont vos Services. Et vous l'avez exigé, on a peur de vous et on respecte vos avis. Nous avons besoin d'essence et vous n'en donneriez pas un bidon."

Il me regarda. A partir de ce moment, j'ai reçu tout ce que j'ai demandé, notamment des fûts de pétrole pour le parachutage en Ourthe-Ambève.

Il était bien 2 h du matin quand je suis sorti de chez M. Vandestruck. Je suis rentré chez moi sans difficulté. Ensuite, j'ai continué à le rencontrer régulièrement, seul. Nous avons parlé philosophie, il était enchanté de me voir et j'étais certainement un de ses meilleurs amis de guerre. Il me faisait saluer par ses enfants avant qu'ils n'aillent dormir. Son fils a été le directeur général de la FN.

Lors d'une manifestation à la Libération, sa maison a été protégée par des hommes d'André Renard et du frère de Joseph Latin.

La vie quotidienne avant-guerre

Un témoin nous dresse un tableau des Communaux de Seraing avant la guerre. Une institutrice d'Ougrée nous rapporte brièvement son expérience. Une description extrêmement précise de la vie animée et pleine de joie dans une grande maison familiale de Seraing nous est fournie par un témoin, enfant à l'époque.

TEMOIGNAGE D'HUBERT DIRICK

Mon père a été bourgmestre à Voroux-Goreux, qui est une commune rurale, de 1912 à 1919, et arrêté plusieurs fois par les Allemands durant la Première Guerre. Il travaillait chez Englebert. Comme employés communaux, il n'y avait que le secrétaire communal, le garde-champêtre et lui-même. Pour une question de santé, nous sommes partis en France, où mon père est devenu cultivateur. Quand nous sommes revenus, ma mère a repris un commerce d'alimentation-droguerie, rue de Plainevaux à Seraing.

Q.: Pourquoi êtes-vous venus à Seraing ?

Nous avons logé chez les parents de ma mère, et mon père a trouvé un travail d'employé dans une entreprise de construction (qui a construit le pont du chemin de fer à Sclessin, des lignes de haute tension, etc.). Comme mon père souffrait d'une angine de poitrine très marquée, il a cessé de travailler au bout de trois ans, en 1931. Il est décédé en 1941. Moi, j'ai fréquenté l'école moyenne du fond de Seraing de 1928 à 1931; les élèves et les professeurs étaient peu nombreux, comme à l'Athénée de Seraing. Ma soeur de quatorze ans aidait ma mère dans son commerce qui tournait bien; les heures de fermeture comme elles sont établies actuellement et les jours de congé n'existaient pas. On ouvrait le magasin à 7 h 30 le matin sans arrêt jusqu'à 21 h 30 le soir. Pour les repas, ma mère et ma soeur alternaient mais c'est devenu plus dur quand ma mère s'est retrouvée seule.

Q.: Quelle était votre alimentation ?

La nourriture était variée, mais pas autant que maintenant; notamment, les fruits et les légumes étaient saisonniers. Il n'y avait pas d'importation, à part peut-être les oranges et les bananes. Les légumes étaient du pays, c'était tout. Par exemple, les tomates étaient toujours de saison, sauf les conserves. La viande aussi était du pays: le cochon, la vache; le cheval n'était pas fort prisé. L'abattoir de Seraing, qui a encore existé après la guerre, était situé le long de la Meuse, du côté du Val-Saint-Lambert.

La plupart des habitants étaient des ouvriers – à part le personnel de cadre – dont les rémunérations étaient très réduites, et qui éprouvaient de la peine à payer des études à leurs enfants.

Q.: Avais-tu des liens avec ces milieux ?

Oui, par les clients du magasin, notamment. On a eu une période particulièrement difficile avec la crise, en 31 et 32. En 36, des grèves considérables ont éclaté à cause de la misère: l'exploitation par les grands administrateurs était très forte, beaucoup de gens étaient au chômage, comme le mari de ma soeur qui était pourtant un ouvrier qualifié, un tourneur; suite aux grèves, il avait été éjecté de Cockerill. A cette époque, les ouvriers ne recevaient pas d'indemnités de grève, et certains ont vécu dans la misère la plus complète.

Q.: Quelles étaient les conditions sanitaires ?

Auparavant, les Biens Communaux avaient une fort autre apparence qu'actuellement. Ils étaient beaucoup plus déserts. Le tram circulait.

Le Val Potet était rempli de baraquements qui ont été démolis vers les années 50. Ces pavillons de bois avaient été construits après la guerre de 14-18 pour loger les gens à bon compte. Ils ne disposaient pas de cave, mais chacun avait un jardinet, cultivait quelques légumes, élevait un peu de volaille, etc. Ils étaient peut-être plus heureux là que dans les buildings où ils ont déménagé et où ils ne pouvaient plus cultiver, etc. Les baraquements n'étaient pas alimentés par l'eau. Chacun possédait la clé de la pompe en fonte placée à proximité et allait chercher son seau d'eau.

En hiver, à certains endroits, la pompe se bloquait et il fallait alors soulever une plaque, du genre de celles des bouches d'incendie, pour puiser de l'eau, en se mettant à genoux.

J'ai vu placer les égouts en 1934, dans une des rues principales de mon quartier, rue Plainevaux. On se débarrassait des latrines dans le jardin. Eh oui, il n'y avait pas d'autre alternative ! Un monsieur habitant au-dessus de la Chatqueue possédait un "camion bac" tiré par un cheval et il recueillait les seaux. Il avait souvent la cuite mais le cheval poursuivait sa route de lui-même ! La circulation automobile était très faible à cette époque.

Dans notre rue, nous avons l'eau courante, contrairement aux baraquements. Ceux-ci étaient occupés par des milliers de personnes puisque les centaines de baraquements étaient habités par des familles nombreuses de sept, huit

enfants; ils dormaient parfois à même le sol, sur des matelas qu'on empilait quelque part pour la journée.

Ma belle-mère qui est décédée en 1984, à nonante ans, disait: "Ce n'est pas vrai", quand quelqu'un prétendait que c'était le bon temps avant; son mari avait été garde d'usine et ils habitaient au Haut-Pré, à la limite entre Seraing et Ougrée, dans une maison qui a été démolie. Pour lessiver, on frottait le linge sur une planche, ou on manoeuvrait à la main un tonneau avec un battoir; plus tard, on a eu des machines avec battoir et engrenage, toujours à manoeuvrer à la main. En 1951, quand j'habitais rue Zola, nous avions un tonneau en bois avec un moteur électrique, dont les pieds tournaient alternativement dans un sens et dans l'autre; une machine valait, en 1950, vingt-cinq mille francs, je crois, une somme bien trop élevée à l'époque pour la plupart des gens.

Q.: Quelle était l'ambiance dans les années 30 ? Était-ce l'austérité qui la déterminait ou y avait-il encore la fête ?

L'attitude des gens ressemblait à celle des pays sous-développés: ce qu'on ne voit pas, on n'y pense pas. Il y avait des cinémas à Seraing. Nous avons pris l'habitude de nous rendre à la Maison du Peuple, rue Alfred Smeets, dans un beau cinéma, chaque samedi; comme le beau-père de ma soeur était placeur, il nous réservait des places d'une semaine à l'autre. Dans les années 30-35, une soirée coûtait, si je me souviens bien, 7 F. Un homme ne devait pas gagner plus de 30 F par jour, à moins qu'il n'ait une qualification. La soirée revenait donc à un quart du travail de la journée, c'était déjà un prix ! D'abord, un orchestre jouait, puis les actualités, etc. Pendant l'entracte, nous buvions un verre et ensuite, nous regardions le grand film. Après le film, on avait une attraction sur la scène: un chanteur ou encore un prestidigitateur, un numéro de cirque ou un hypnotiseur; les attractions étaient très valables. La soirée durait de 19 h à 23 h. En semaine, il n'y avait rien.

En face de cette salle, se trouvait le "Théâtre de Seraing" qui était en même temps le local communiste. Il a été liquidé le premier à cause de la rivalité entre le parti socialiste et le parti communiste, je pense. Bien qu'ils aient été tous deux des partis démocratiques, ils étaient vraiment en guerre. Merlot et Lahaut, c'était le noir et le blanc. Et certains organisateurs de cinéma ont sans doute poussé à la charrette pour que le Théâtre de Seraing s'écroule; maintenant, il est remplacé par un magasin dans le genre du Central Cash.

Il y avait encore le Ritz, rue Ferrer à Seraing; rue de la Station, il y avait deux cinémas, le Palladium qui avait été installé par des Hollandais, et le Roxy.

Près de l'abattoir, le local "La Maison des Loisirs de l'Ouvrier" organisait plutôt des séances de cinéma pour les enfants, des spectacles de théâtre wallon; il comprenait une bibliothèque, etc. Il dépendait de la Province. C'est tombé également.

Aux Biens Communaux, le Fac était un cinéma, où se produisaient aussi des pièces en wallon.

Q.: As-tu vu des pièces en wallon ?

Il existait plusieurs troupes valables à Seraing. J'ai vu, par exemple, "Le cousin Béber". C'était souvent des représentations de scènes familiales, encore actuellement; les innovations sont rares. On y décrivait la vie locale et régionale. Les jeunes s'y rendaient également, mais ils étaient limités dans leurs dépenses.

En été, on se rendait au Jardin Perdu qui était une sorte de dancing, un grand bâtiment où l'on dansait jusque 23 h, heure du dernier tram pour Liège. Les gens qui se promenaient l'après-midi dans les bois terminaient leur soirée au Jardin Perdu.

Au Beauséjour, à la place de l'Athénée, un homme appelé Vivegnis avait créé une salle pour orchestre, pour des grands orchestres de danse. Le concert commençait à 17 h jusque 23 h. Il fallait cesser parce que les musiciens comme les danseurs n'avaient d'autre moyen que le tram pour retourner chez eux. A pied pour Liège, c'était loin.

Dans une petite salle, un cabaret, dont le patron exerçait en semaine le métier de coiffeur, on dansait jusque minuit; il était fréquenté par les gens du coin et s'appelait "chez Féron". Il était situé près de la plaine des Sports.

Pendant un temps, exista le "Bois de Bayern" mais je n'y suis jamais allé.

A la plaine des Sports, on jouait au football et de temps en temps, des fêtes de gymnastique s'y tenaient. C'était limité.

Le football attirait déjà beaucoup de spectateurs qui prenaient le tram pour se rendre au Standard ou à Tilleur.

On se promenait beaucoup dans les bois, nous particulièrement. Ceux du fond de Seraing montaient en tram et se baladaient à l'entrée du bois; sans moyen de transport personnel et sans revenu élevé, c'était le seul passe-temps possible. La plus grande sortie à Seraing était d'aller à "Pané cou plage", entre Angleur et Tilff, au bord de l'Ourthe. "Pané cou", ça veut dire: des gens qui n'ont rien sur le corps parce qu'ils sont trop pauvres. Aujourd'hui, même le commun des mortels gagne beaucoup plus et dépense son argent dans toutes sortes de plaisirs.

Seraing comprenait beaucoup de charbonnages et malheureusement la maladie des mineurs était de s'adonner à la boisson. Quand le mineur était payé pour la semaine ou les dix jours, sa femme devait souvent l'attendre à l'arrêt du tram parce que s'il rentrait au café, il dépensait beaucoup. Le métier était tellement abrutissant qu'en sortant de la

fosse, son seul plaisir était de boire de la bière; la goutte était interdite dans les cafés mais elle était cependant vendue; comme les accisiens faisaient leur travail, des cabaretiers ont été punis. Il y avait de nombreux cafés, mais il y en a encore beaucoup actuellement.

Q.: Quelles étaient les festivités aux mariages et aux communions ?

Elles se tenaient surtout en famille, et pas dans des salles. On consentait alors de fameux sacrifices. Avec les membres de la famille, nous étions vite une trentaine. Quand ma soeur s'est mariée, le repas préparé était relativement simple; le boulanger pâtissier qui nous vendait des tartes avait préparé des gâteaux pour l'occasion, mais ce n'était pas trop onéreux. Chez nous, pas de traiteur, ni de banquet. J'ignore comment ça se passait chez les gens riches. Chacun y allait de sa petite chanson et racontait des blagues; j'ai eu deux oncles qui étaient des musiciens de valeur: un s'était engagé dans l'armée où il était musicien depuis l'âge de seize ans; l'autre était employé à la Vieille Montagne, à Hollogne-aux-Pierres, dans le magasin de ravitaillement, et faisait partie d'une fanfare de qualité à Jemeppe qui donnait bénévolement des concerts à gauche et à droite. Le père de ma mère, chauffagiste dans la même usine, composait des pièces en wallon; beaucoup ont été perdues, c'est dommage. On s'amusait bien en famille, en se rendant chez l'un et chez l'autre.

Les vacances n'existaient pas, les congés payés ont été réellement accordés à la fin de la guerre, bien qu'ils aient été acquis en 36.

On dit souvent: "Dans tel pays, ils sont en retard". Mais nous avons un peu évolué depuis un demi-siècle à peine. L'évolution est réelle puisque le travail n'est plus aussi ardu, même si le chômage existe encore; les allocations de chômage n'existaient pas, les pensions non plus.



Loisirs en 1935

A l'époque, il y avait une quantité de colombophiles. Cette occupation prenait beaucoup de temps: il y avait l'entretien du pigeon voyageur, le lâcher... Le lâcher était irrégulier car il dépendait des conditions atmosphériques: parfois, il était retardé ou remis au lendemain, et il fallait attendre, être présent pour le réceptionner, prendre la bague et courir dardard jusqu'à la société colombophile (car les appareils enregistreurs n'existaient pas).

J'ai pratiqué la colombophilie quand j'étais gamin, à Voroux-Goreux. Mon beau-père ne pouvait plus miser sur les pigeons lorsqu'il a perdu son emploi, et ne pouvait donc plus récupérer ses dépenses; il se servait du nom de mon père.

A Seraing, tous les pigeons se trouvaient rue de l'Echelle, et le club "Le Soleil" était au Pairay. Les loisirs ont changé. Auparavant, on ne se déplaçait pas, ce n'était rien de rester chez soi et d'attendre les pigeons; toute la famille attendait.

La ruelle Maya est supprimée aujourd'hui et remplacée par une rue; elle donnait rue du Chêne et rue des Six Bonniers. Dans le fond, un club de coqs chanteurs organisait des concours; je n'y ai jamais assisté mais je sais qu'on pariait sur le nombre de chants. Parfois, c'était cruel, paraît-il, parce qu'on aveuglait les coqs... Les gens s'y rendaient le dimanche matin, avec une petite caisse d'où dépassait la queue du petit coq. C'était surtout des hommes qui participaient mais il y avait aussi des femmes.

J'ai connu les combats de coqs dans ma commune natale. Ils étaient déjà interdits mais avaient lieu quand même. Les coqs avaient des éperons métalliques, le combat était très cruel.

TEMOIGNAGE DE MADAME C

J'ai été institutrice pendant trente-quatre ans à l'école des Communaux d'Ougrée depuis 1928. Je me suis occupée de la classe de grande gardienne, pour préparer à la première année des enfants de six ans, six ans et demi. Au début, j'en avais septante-deux ! J'ai fini avec cinquante.

Je me demandais comment j'allais m'en sortir. J'ai joué la pantomime pour les tenir tranquilles, je leur racontais des histoires. Je n'ai jamais crié, j'attendais sans rien dire qu'ils se taisent. Je ne les ai pas tapés non plus, alors que c'était courant de la part des adultes. Quand des gosses étaient trop difficiles, j'avertissais les parents. Parfois, ils étaient un peu frustes. Beaucoup d'entre eux étaient illettrés mais à présent qu'ils ne le sont plus, leurs enfants ne sont pas mieux éduqués.

Des parents ne savaient pas bien parler le français et ils venaient présenter leur gosse en me parlant wallon, j'étais ennuyée parce que je ne le pratiquais pas. C'était de petites gens. Leurs gosses jouaient dans les bois, personne ne se souciait de leurs devoirs; le père buvait, la mère était l'esclave avec ses cinq, six gosses. Ce fut un bon début pour moi de voir ce qu'étaient des familles malheureuses, avec des parents buveurs ou tuberculeux. La mère avait encore la notion de faire ce qu'elle pouvait pour veiller sur ses enfants; aujourd'hui, on les met en pension et on part en vacances.

Les enfants étaient plus durs entre eux, ils se tapaient dessus, suivant l'exemple des parents; mais sentimentalement, ils étaient plus gentils qu'à présent. Quand ils aimaient quelque chose ou quelqu'un, c'était du fond du coeur. Je les conduisais au bois quand le temps le permettait, ils me cueillaient toujours un bouquet de fleurs au retour. Cela n'a l'air de rien, mais c'était touchant. Ils extériorisaient leurs bons sentiments sans détour. Des gosses sans éducation, querelleurs, je revois leurs grands yeux, la façon dont ils me disaient: "Elle est gentille, madame, elle fait ceci, cela, je l'aime bien, c'est vrai, savez-vous". Cela me remuait, j'en ai encore les larmes aux yeux maintenant. Ils me respectaient, aucun ne m'aurait appelée par mon prénom ou aurait refusé d'obéir.

Au-dessus du tableau, il y avait des gravures représentant de "bonnes actions": un enfant aidant une vieille personne, etc.

Je me dévouais sans compter pour le métier; si un enfant ne suivait pas, on le prenait après le cours, ou à la récréation, pour lui expliquer. Les enseignants organisaient des fancy-fairs, des bals masqués, ils donnaient beaucoup d'eux-mêmes. C'était fatigant. On ne pensait pas à l'argent.

Des tas de gens se souviennent de moi, demandent de mes nouvelles à mon mari; j'en ai vu défiler sur trente-quatre ans !

Aujourd'hui, les enfants sont trop gâtés, plus égoïstes, personne n'ose rien leur dire, ni les parents, ni les professeurs. Je ne voudrais plus être enseignante.



La classe de Madame C. en 1935-36.

(Les élèves qui n'avaient pas de beaux habits préféraient ne pas être photographiés)

TEMOIGNAGE DE N. HAUFMAN

6, place de l'Abbaye

Je suis née en 1924 et j'ai vécu à Seraing jusqu'en 1934, dans une maison située au n°6 de la place de l'Abbaye, aujourd'hui disparue (au bord de la Meuse, NDLR). Cette maison avait l'allure d'une ferme. Au fond de la cour, il y avait une grande bâtisse composée de stalles d'écuries et d'un grand fenil. Le marchand de légumes de la localité y remisait son cheval. On y stockait également du foin et le fumier était déposé dans une fosse creusée à cet usage.

La maison était occupée par trois ménages: mes grands-parents et leur plus jeune fils, mes parents avec leurs deux enfants dont moi-même, ainsi que la soeur de ma mère avec son mari et son fils.

Mon grand-père était un ancien mineur qui en dépit de débuts précoces au Charbonnage du Many a vécu jusque près de nonante ans. Ma grand-mère, elle, s'occupait du ménage, élevait aussi des poules, des lapins et parfois un cochon que l'on avait acheté porcelet au marché de Seraing. Mon grand-père avait un colombier et élevait des nombreux pigeons qu'il plaçait dans les concours colombophiles fréquents. L'atmosphère du "Vf bleu" existait vraiment dans ma famille. Le grand grenier à côté du pigeonnier était le refuge des enfants les jours de pluie.

Mes grands-parents disposaient d'une cuisine et d'une chambre à l'étage, ma tante et les siens d'une cuisine et d'une chambre au rez-de-chaussée; mes parents occupaient une pièce à l'étage, coupée en deux par une cloison derrière laquelle se trouvaient le coin toilette et le débarras; le grande partie de la pièce servait de séjour cuisine. Deux chambres à coucher dont une très petite pour ma soeur et moi complétaient notre logement. Chaque ménage avait son indépendance.

Mon père ainsi que son frère ont travaillé aux fours à Cockerill jusqu'en 1932-34 quand ils ont dû chercher un autre emploi afin d'échapper à la crise et au chômage qui s'installaient.

Ma mère faisait des ménages, ma tante était parfois couturière à domicile pour la confection de vêtements professionnels.

Finalement, mon père s'est engagé à l'armée en qualité de chauffeur mécanicien et, à la même époque, mon oncle et ma tante ont ouvert une petite épicerie dans un immeuble voisin. Mon oncle vendait de la crème glacée en commerce ambulante.

Prix de la viande (1935)			
Bouilli:		Lard:	
Jarret, Tendre-côte	8	Gras	5
Plate-côte, Flanchet, Brosse	9	Maigre	6
	9	Fumé	9
Rôti casserole:		Jambon, Côtel. Spriling,	11
Collier	9	Côtel. Côtes, Filet	16
Langue de bœuf, Belle-côte,	10	Carbonades, Rôti	18
Rose, Plat filet	10	Saucisse	10
Rond filet, Couri	14	Hachis	9
		Plate-côte, Jambonneau	4
Rôti:		Feine	5
Entrecôtes, Rosbeef au filet	25	Saindoux	6
Falant	20	Tête	4
Tulipa	25	Jambon fumé	13
Haye	22	Epaule fumée	12
Filet d'Anvers	24		
Hachis	10		
Graisse fondue	-		

La nourriture était simple mais préparée avec amour.

Le pain: Ma grand-mère arrivait à confectionner environ dix kilos de pain par semaine. Elle utilisait un grand pétrin sur pieds dans lequel disparaissaient ses bras lors du pétrissage. La pâte ainsi préparée permettait en plus la cuisson de grandes tartes partagées entre les trois ménages; par contre, un boulanger livrait le pain pour les deux jeunes ménages.

Mon grand-père allumait et surveillait le four, car dans cette maison, il y avait un vrai four dans une pièce accessible par la cour, à l'arrière de la maison.

Les repas chauds: En semaine, nous mangions des potées aux légumes de saison, haricots verts, carottes, choux divers

servis avec un morceau de saucisse. Le dimanche, c'était souvent du bouillon de poule, la viande étant préparée avec une sauce.

Au printemps, mon grand-père allait cueillir des chicorées de pré qui, mélangées à des lardons et des pommes de terre, faisaient un excellent repas; parfois les lardons étaient remplacés par du saumon en conserve et des oeufs durs. Le lard était très employé pour les fricassées aux oeufs, aux oignons, aux pommes.

Nous n'avions pas de potager mais le marché de Seraing du lundi et du vendredi, le légumier ambulante fournissait les familles en légumes et en fruits.

Pour les repas de fête, nous avions du fricandeau ou longe de veau, de la poule au riz, du bouillon à base de queue de boeuf "tomaté" qui portait le nom d'oxtail. Le lendemain, le bouilli se mangeait avec une sauce aux échalotes ou une sauce tomate.

La viande: Le boucher local ainsi que la boucherie chevaline située face à la gare de Seraing permettaient l'achat des viandes servant au repas: les ragoûts, les abats, rognon, foie, coeur, bien mijotés, étaient un régal. Les boulets de viande hachée, la tête de veau, la tête pressée étaient souvent des fabrications "maison".

Le fromage de Herve accompagné de tartines au sirop, les oeufs préparés de diverses façons, la maquée faisaient partie du repas du soir.

Les poissons: Nous en mangions régulièrement car mon grand-père pêchait en Meuse à bord d'une chaloupe. Les ablettes, les goujons, les brèmes et parfois un brochet, les rouses, les petites et grosses anguilles emplissaient des seaux. Lorsque la pêche était abondante, le surplus était livré à une poissonnerie du Pairay. Un grand panier dont le fond était garni d'un essuie-main bien blanc servait au transport.

En hiver, c'était des saurets accompagnés de pommes de terre cuites en chemise, les harengs achetés en saumure étaient dépiautés, préparés en filets avec des oignons rouges et une bonne quantité de vinaigre aux épices. Les moules étaient mangées avec des tartines beurrées.

Les fruits: En plus d'une grande variété de pommes et de poires, des marchands ambulants présentaient en saison des cerises. Pour les enfants, des bâtons garnis d'une douzaine de ces fruits artistiquement ficelés étaient encore plus attractifs.

Que dire des variétés de pommes? On trouvait à cette époque: les Belles-Fleurs, trois ou quatre sortes de Reinettes dont la Reinette Etoilée d'un rouge vif pointillé de blanc. Et les Gueules de Mouton, variété tardive, se mangeaient encore en mars.

Mais les oranges étaient présentes, surtout en arrière saison. Une variété très sûre au goût était dégustée avec du sucre enfoncé dans la pulpe du fruit légèrement décapité.

En juillet, le marchand de myrtilles vendait les fruits cueillis dans les bois des Biens Communaux. La mesure étalon était une tasse en fer blanc.

Au marché, ma grand-mère achetait de grandes quantités de pommes. Certains achats étaient des "occasions" que l'on utilisait pour la préparation de "corin" ou des compotes. Le corin était préparé avec des pruneaux et de la pâte de pommes, laquelle était une pâte de fruits séchés et vendue en paquets de six tranches. Après cuisson, cette marmelade de deux fruits était passée et servait à la garniture des "tartes noires" recouvertes d'un treillage de pâte.

Les desserts: Des poires et des pommes cuites au four après la cuisson des pains, des beignets aux pommes, des gaufres grosses et collantes de sucre étaient des desserts appréciés. Parfois de plus petites galettes, deux par plaque de gaufrier, étaient confectionnées pour les enfants, ainsi que les vôtés se composant de lait et de biscottes remplaçant la farine, et des oeufs.

A la Noël, on préparait alors des bouquettes dont voici la composition: 1/4 kilo de farine de froment, 1/4 kilo de farine de sarrasin, 25 grammes de saindoux, 2 oeufs, un peu de muscade, de cannelle, parfois un petit verre de rhum, 1/2 litre d'eau. La pâte était bien battue à la main. Du saindoux et de l'huile servaient à la cuisson. Des corinthes et des raisins trempés et égouttés parsemaient les bouquettes... et l'on disait alors: "Treu bonne bouquêtes tos les djous a matin, del sirope, dè sayen e dji rote conte li vint".

Les boissons: De l'eau, du café, du lait, de la bière faite à la maison composaient notre ordinaire. L'orge, le houblon, la levure se vendaient dans un magasin spécialisé rue du Molinay.

Les ouvriers travaillant aux fours à Cockerill recevaient une poudre à base d'anis et de réglisse, "la coco". Cette poudre diluée dans de l'eau constituait une boisson désaltérante. Le jus de Calabre cassé en morceaux et introduit dans l'eau des bidons des enfants produisait, lorsque le tout était bien agité, un mélange mousseux appelé familièrement de "la jujube".

Dans nos ménages, on utilisait un "harké" et deux seaux pour se ravitailler en eau potable à la pompe publique. Cette eau était ensuite conservée dans de grands pots bruns en grès; un couvercle en bois les recouvrait, une louche et

une pinte étaient pendues à proximité. Pour les usages domestiques, l'eau était pompée d'une cave avant de la maison, c'était de l'eau d'infiltration.

Le lait était servi à domicile par la marchande de lait. Elle débitait sa marchandise "à la cruche". Le lait en bouteille existait déjà mais était moins prisé.

L'éclairage: Des lampes ou des quinquets à pétrole nous éclairaient.

Les magasins: Les petites épiceries du quartier vendaient de tout. Il existait néanmoins déjà de grands magasins rue Ferrer, à la Banque et au Molinay.

Un magasin de coopérateurs COOP existait rue Ferrer. Ce magasin délivrait une action donnant droit à des ristournes. Sa clientèle était surtout "métallurgiste".

Le magasin de Marihaye proposait tout un réseau alimentaire de qualité. Sa clientèle était surtout constituée d'ouvriers du charbonnage.

Les marchands ambulants: Le boulanger, le légumier servaient à domicile. Plusieurs fois par an, la cloche du marchand de moutarde alertait les ménagères. Dans deux seaux en bois, cerclés de cuivre, il puisait la moutarde à la louche. Des seaux étaient suspendus à un "harké". Le marchand de pétrole circulait avec un réservoir posé sur une charrette tirée par un cheval. Chaque ménagère, munie de son bidon, venait s'approvisionner.

La marchande de beurre et de maquée portait sa marchandise dans deux grands paniers à anse. Elle avait "sa clientèle".

Le marchand de sable blanc était très sollicité car les meubles, tables, chaises et même planchers étaient récurés à l'eau et au sable. Les meubles ripolinés et les imitations pich pin apparurent plus tard et facilitèrent singulièrement la tâche des ménagères.

Les foires: Sur la place de l'Abbaye, le lundi matin, avait lieu la foire aux bestiaux. Dans la terre battue, les ouvriers communaux avaient préalablement enfoncé des piquets garnis d'une boucle où coulissait la laisse retenant les animaux, des veaux, des boeufs. Les cochons restaient dans les camions à claires-voies.

La proximité de l'abattoir où les animaux vendus étaient tués facilitait ce commerce, la viande étant directement revendue aux bouchers des environs.

Les loisirs: Des matches de balle pelote attiraient beaucoup de supporters. Les gamins du quartier participaient très activement en déplaçant les "chasses", sorte de petit drapeau métallique que l'on plaçait à des endroits bien précis indiqués par le juge-arbitre.

Parfois, des cirques prenaient possession de la place tels Amar et Sarrazani. Le plus grand avait trois pistes et y présentait l'attaque de la diligence par les Indiens et sa défense par Buffalo Bill. Les poneys du cirque ont même occupé l'écurie de mon grand-père.

Les cinémas avaient un public nombreux, plus spécialement le Français rue Ferrer, face au Temple protestant. Le Roxy et le Palladium se trouvaient à la Banque. La Maison du Peuple et le Théâtre de Seraing au Molinay présentaient des films ou des pièces de théâtre.

La Maison des Loisirs de l'Ouvrier se situait rue du Moulin. On y donnait des conférences éducatives avant le spectacle de divertissement. Elles portaient sur des sujets divers tels le petit élevage, les jardins, etc.

La place de l'Abbaye était un véritable centre de récréation. On y jouait au bouchon, au diabolo, aux billes, à la marelle (appelée "tas", où les petites filles faisaient glisser des plaquettes métalliques).

Les fêtes: La Fête paroissiale, à Pâques et en septembre, s'étendait depuis la gendarmerie quai de l'Espérance jusqu'à la rue du Moulin. On pouvait y admirer les galopants majestueux, le carrousel à chaînes, le premier carrousel à chenilles, les carrousels aux demi-vélos de cuivre glissant sur un rail circulaire, et les loges multiples de jeux de hasard, de croustillons, de pommes d'amour.

Un marchand forain laissait choisir des chiffres indiqués sur une planchette à 9 ou à 12 cases. La partie coûtait 25 centimes et l'on y gagnait des oeufs durs.

Sur cette même place, des évangélistes, Mormons peut-être, montaient un chapiteau sous lequel s'engouffraient surtout des enfants qui recevaient des images saintes.

Au n°8 de la place de l'Abbaye, les frères Vandevorst jouaient les marionnettes plusieurs fois par semaines. Le prix d'entrée était fixé à 25 centimes. Les marionnettes étaient sculptées par les exécutants précités.

A l'occasion de la fête, des jeux étaient organisés et notamment les courses en sacs, des transports d'oeufs dans une cuiller, sous les auspices de cafetiers de la place, chez Delhalle ou chez Denée.

La période de carnaval voyait défiler les "pierrrots" et les mousquetaires, des clowns, des fées qui se retrouvaient à

la Maison des Loisirs ou à la Maison du Peuple.

La jeunesse de Seraing se rendait à l'orée des bois des Biens Communaux, dans les salles du Jardin Perdu ou du Beauséjour pour y danser le dimanche après-midi et les jours de fête.

Les familles profitaient des beaux jours pour se promener et pique-niquer dans les bois.

Le tram vert charriait tout ce monde.

La vie était simple...



Rue Morchamps (dessin de M. Nollomont)

La vie quotidienne pendant la guerre

A cette époque les (rares) cantines des usines venaient en aide aux estomacs pas assez pleins: la cantine de l'Espérance-Longdoz vue par celui qui en avait la charge.

TEMOIGNAGE DE GIRONDIN

(nom de guerre)

A mon retour de captivité comme prisonnier de guerre, j'ai été convoqué chez un des directeurs d'Espérance-Longdoz, M. Vandestruck. Il m'a dit qu'il appréciait beaucoup mon père, Désiré, contremaître en chef à la Société et qu'il connaissait bien mon frère Jean qui était chef du service de modelage. Il ajouta: "Vous n'êtes pas encore bien au courant de la situation ici mais l'occupant nous oblige à faire des choses qui sont très dures pour la population ouvrière et notamment pour les enfants; même les filles de nos ouvriers risquent d'être appelées à la Werbestelle et d'être envoyées au travail obligatoire; alors, j'ai décidé de renforcer un Service qui deviendrait quasiment le Service social du personnel et qui serait une espèce d'amélioration de l'actuel ravitaillement. Nous avons déjà un magasin où nous donnons savon, sirop et certaines denrées comme les pommes de terre. Je voudrais organiser une soupe ouvrière pour essayer d'intégrer les jeunes filles menacées d'être appelées en Allemagne. Je ne vous cacherais pas que je souhaite aussi protéger mes filles et je voudrais qu'elles viennent également. Il faudrait développer une infrastructure nouvelle où l'on offrirait des paquets à des prix équilibrés; nous pourrions amener des pommes de terre de la province du Luxembourg, qu'on mettrait en culture si l'on pouvait étendre les Coins de Terre. Nous avons un contremaître, c'est un brave homme, mais peut-être n'a-t-il pas la sensibilité nécessaire pour cette tâche parce qu'il est habitué aux travaux manuels et il manquerait peut-être de délicatesse."

Il me proposait d'ouvrir cette cantine ouvrière, et je dois dire que son langage m'avait touché. Je lui ai répondu: "Je retiens votre proposition mais donnez-moi le temps d'y réfléchir parce que j'ai là-dessus certains points de vue... Pour être tout à fait franc, le patronat a des idées qui sont les siennes mais le patronat est peut-être au service de l'occupant, avec le Secours d'Hiver et tout ce qui se prépare, et je ne souhaiterais vraiment pas entrer dans de semblables organisations. Je ne crois pas que l'Espérance-Longdoz pourrait faire quelque chose de semblable, mais je crains que ce ne soit arrangé, peut-être pour la "promotion du travail", peut-être pour le Secours d'Hiver, peut-être pour tout ce qui est demandé par l'occupant et par les Secrétaires Généraux".

Je suis allé chez lui quelques jours plus tard. Je lui ai dit: "Vous m'avez fait une proposition qui, en soi, me paraît une proposition intéressante mais je crains qu'elle ne tienne compte du contexte belge actuel et que le patronat n'ait l'idée d'adoucir les rigueurs de la situation uniquement pour produire davantage. Je n'aimerais pas entrer dans un système pareil parce que pour moi – et je savais bien qu'il en était – Secours d'Hiver = Secours d'Hitler".

Finalement, après une franche explication, j'ai accepté la proposition.

Le but de M. Vandestruck correspondait à mon désir d'empêcher les gens de travailler pour les Boches, ou indirectement à l'usine pour l'occupant. C'était une affaire de cuisine, avec des repas, de la soupe substantielle à la farine de pois, etc. On a eu un bataillon de filles invraisemblable, qui n'était pas tout à fait nécessaire pour les postes mais c'était une façon de les distraire des listes de la Werbestelle. Quand elles étaient convoquées, elles répondaient: "Mais je travaille", en montrant leur carte. Le magasin était tenu par un collègue ami, qui distribuait du sirop, des pommes de terre, des féculents.

Q.: Et les repas des enfants ?

Ceux-ci venaient manger au mess du personnel employé et des ingénieurs qui disposaient des repas grâce à une carte de réduction, ce qui allégeait les dépenses du ménage. Certains jours, des rendez-vous étaient prévus pour les enfants, mais je n'étais pas le gestionnaire direct de cette affaire.

Sous le couvert d'entretenir un bon climat social – ce qui n'a pas empêché le mouvement de Renard d'éclater en revendications, c'était autre chose – on était arrivé par ce moyen-là à ce que les gens de l'Espérance ne se plaignent pas. Ils s'en prenaient à la guerre, pas à leur statut à l'Espérance; il y avait quand même un effort. Le Service social était devenu avant la lettre la préfiguration de ce qu'il deviendrait après la guerre. Je ne me serais d'ailleurs pas mêlé à tout cela si la tournure avait été autre.

Q.: Quelle était ta fonction précise ?

J'étais le patron de cette affaire. Quand j'ai été nommé, j'ai réuni le personnel et j'ai dit idéalement ce que j'en

pensais, ce que j'étais, ce que je voulais, tout en laissant à chacun la liberté de pouvoir penser autrement; ma spiritualité chrétienne m'obligeait à être très respectueux des individus et me fixait le devoir de bien administrer. J'avais exprimé cela aux gens, devant les fourneaux; je n'avais pas d'ennemi, j'étais bien accepté.

J'étais responsable des stocks, j'administrais la marche du travail, l'envoi des cruches aux Hauts-Fourneaux pour ceux qu'on devait ravitailler à la cloche, etc., bref administrativement, j'avais la gestion d'un complexe qui était composé d'énormément de bonnes femmes, plus de vingt certainement, sans compter que certaines femmes d'ouvrage des autres Services allaient et venaient. L'encadrement était formé par des vieilles dames, des parentes, des femmes d'ouvriers, on les appelait par leur prénom sans les connaître.

ACTUALITES VILLEGIATURE (Journal de Seraing du 29 et 30 juillet 1945)

Or donc, la guerre est finie... ou à peu près. Nous sommes en juillet bientôt en août... Vivent les vacances ! Alors quoi ? Les Ardennes ? La mer ? Mon Dieu, on pourrait voir (...) Avec les pourboires, les boissons et de modestes distractions, monsieur payera pour lui-même, madame et le fils, 900 francs à chaque fin de journée s'il se décide pour les régions forestières, et 1100 francs si l'air PUR du grand large le tente davantage. Avec les frais du voyage, deux toutes petites semaines lui coûteront 13.500 francs pour le Sud ou 16.500 francs pour le Nord. (...) Et alors, on se met à réfléchir. Pourquoi de tels prix ? Sûrement parce que les hôteliers doivent s'approvisionner au marché noir comme vous et moi, hélas ! – mea culpa – mais aussi parce qu'ils s'envoient des bénéfices qui ne sont pas toujours modestes... Un de mes amis m'affirme avoir payé au cours d'un dîner dans un restaurant de Blankenberghe 75 francs pour trois demis ! N'y a-t-il pas des contrôleurs à la côte ? C'est aussi à Blankenberghe qu'on a demandé 10 francs pour la location d'un fauteuil sur la plage; il reste la ressource de creuser un siège dans le sable mais on prétend que la place manque, tant la foule est dense... Mais à part ceux dont la santé exige impérieusement un séjour là-bas, où diable tous les autres vont-ils chercher l'argent ?

Entre Liège et Bruxelles, les voitures sur la route sont rares. Par contre, entre la capitale et la mer, les grosses limousines, les élégantes décapotables, les coupés de luxe sont plutôt nombreux. D'où vient l'essence ? (...) On voudrait bien ne pas penser à tout cela, mais on y pense quand même et on ronchonne... Que dis-je ?... On bisque...

O toi, bon vieux lecteur du Journal de Seraing, si tu connais un tuyau pour des vacances pas trop chères, dis-le nous... On ne le donnera qu'aux amis !

(Jean Suy, journaliste)

NOTE pour le lecteur: Cet extrait reflète l'état d'esprit de l'époque. Le journal local était très attendu. Pourquoi ? La rédaction était réduite à un ou deux journalistes qui devaient assurer l'information locale complète dans un style bon enfant avec force détails et non dans le style actuel de 1994. La rédaction était proche des lecteurs, son information croustillante. La guerre se terminait à peine, elle n'était pas oubliée; on se connaissait mieux entre voisins. (A.W.)

Des jeunes de l'époque

TEMOIGNAGE DE M. DILMANN

Un jeune à la Chatqueue

Mon père était de nationalité belge, mais d'ascendance allemande, alors que ma mère était française. Mon père était dans l'Armée belge pendant la première guerre mondiale et il a été gazé sur le front de l'Yser. Mis au repos en Normandie, il y a rencontré ma mère. Deux enfants sont nés en France (ils sont devenus Belges plus tard). En 1918, ils se sont installés à Seraing, dans le quartier de la Chatqueue, rue Michel Servet. Mon père était lamineur à l'Espérance-Longdoz. Ils ont encore eu deux garçons, dont moi. Mes parents ont acheté une maison à l'intersection de la rue du Désert et de la rue du Fort en 1928-29. C'est dans cette maison que je suis venu au monde en 1930. La rue du Désert portait bien son nom, il n'y avait pour ainsi dire pas de maison.

En France, ma mère avait aidé son père qui était bûcheron; toute sa famille a tenu de grosses fermes, elle a été élevée dans ce milieu. A Seraing, elle s'est occupée de son ménage et de ses enfants; elle élevait des chèvres, moutons, lapins, oies, poules. Le lait de chèvre que nous avons bu nous a fait énormément de bien. Dans le voisinage, on l'a surnommée "la Française", elle rendait beaucoup de services. Quand une chèvre mettait bas chez un voisin, on allait chercher "la Française".

La vie n'était pas facile. Mon père ne gagnait pas fort lourd. On allait déjà glaner à la campagne. Mes parents avaient des vélos, j'en avais un petit. Nous allions chercher du lait de vache à Bonnelles. C'était surtout pour avoir quelque chose de sain.

Dans quelques fermes du Condroz où maman était fort connue, on achetait du lard et du beurre. Par exemple, dans la ferme Chapelle à Nandrin, nous étions bien accueillis, avec d'autres familles de la Chatqueue. Nous étions invités à y passer quelques jours pendant les vacances d'été, c'était rare pour les familles ouvrières. Je me souviens entre autres que j'enfermais deux jeunes filles de la Chatqueue avec le bouc!

J'ai fréquenté l'école des Taillis en première année, puis je suis allé aux Six Bonniers. On m'appelait "le ma d'arech" parce que je me comportais un peu comme Robin des Bois, je défendais les faibles contre les forts. Les personnes âgées précisaient: "Vo esté un ma d'arech mais vos esté bin aclevé". J'étais très espiègle.

Nous étions une volée de gamins à faire tout le temps des farces. Nous attachions deux portes ensemble, puis nous frappions à la porte, les gens ne pouvaient pas l'ouvrir. Nous nous cachions dans le bois entre la Chatqueue et Bonnelles, on mettait une betterave transformée en tête de mort éclairée avec une bougie; quand des jeunes filles remontaient chez elles, nous leur faisons peur et, elles redescendaient à la ferme de la Maison blanche. Nous emballions même des excréments dans du papier que nous pendions aux clenches des portes, les gens poignaient dedans.

Nous nous réunissions sur le banc de la place de la Chatqueue, surtout l'hiver. Nous avions des traîneaux et nous nous laissions glisser le long de la rue de la Chatqueue; nous remontions bien souvent agrippés à l'arrière du trolleybus.

Tout le monde vivait très durement et on voyait à l'époque énormément de solidarité. Des gens apportaient de la soupe aux voisins. Les voisins se réunissaient, les hommes jouaient au bouchon, les femmes parlaient du ménage; l'esprit était très ouvert, on expliquait ses petites misères mais il y avait de l'optimisme, les gens ne se plaignaient pas plus qu'il ne fallait.

Ma mère, qui était croyante, m'a élevé de manière à ce que j'aie un esprit de solidarité. Moi, je n'ai été croyant qu'une période, puis je suis devenu socialiste et je le suis resté.

Il n'y avait presque rien comme distraction à la Chatqueue. On jouait dans le bois de la Chatqueue à Tarzan ou aux cow-boys, ou sur le terril du versant d'Ougrée (on y ramassait même du charbon).

On comptait quatre épiceries sur une centaine de mètres, trois rue de Bonnelles et une rue du Fort; Union Coopérative était aussi située rue de Bonnelles; il y en avait encore d'autres vers le Cornillon.

Les baraquements construits vers 1920 étaient alors nombreux: rue du Désert, rue du Cornillon, rue Maison blanche, rue du Muguet, rue du Coquelicot, rue Marchandise pour le versant Cornillon; et pour le versant Vecquée, rue Montagnarde, rue des Charmilles, rue du Taillis. Les plus démunis y logeaient bon marché, c'était en quelque sorte les habitations sociales de l'époque. Certains baraquements étaient tellement bien aménagés qu'on aurait pu les qualifier de "pavillons".

Tout le monde prenait de l'eau à la pompe, avec ses seaux et son porte-seau, un "harké" (un bois avec des cordes et deux crochets). Nous avions bien souvent la corvée eau quand maman lessivait et devait remplir la chaudière pour cuire le linge.

En bas de la Chatqueue, il y avait une briqueterie; dans le sentier vers la rue du Haut-Pré, des personnes logeaient

dans des wagons, mais j'ignore à quelle catégorie elles appartenait; ces "logements" ont progressivement disparu en temps de guerre.

Les baraquements comprenaient une cuisine et une chambre à coucher, davantage de chambres pour les familles nombreuses. Certains ont même démonté des baraquements pour les remonter à Barvaux !

Notre maison était située après des baraquements. Il y avait plus d'espace pour les jeunes, des prairies aux alentours; un aérien déversait les débris de Cockerill sur le terribil, avec des filets pour empêcher les pierres de tomber, et nous pouvions jouer là en toute sécurité. Mais nous nous faisions traquer par le fermier, et aussi par deux épiciers lorsque nous allions en maraude dans les arbres fruitiers se trouvant derrière leur magasin; c'était surtout pour le plaisir d'être poursuivi ! Les gosses du quartier restaient ensemble. Des petites bagarres à coups de pierre, parfois avec des frondes et des lance-pierres, avaient lieu entre les gosses de la Chatqueue et d'Ougrée, ou la Chatqueue et la Vecquée. Nous étions forts parce que lorsque nous étions refoulés, nous montions sur le terribil et nous lâchions de grosses pierres. Tout cela a disparu après la guerre.

La guerre

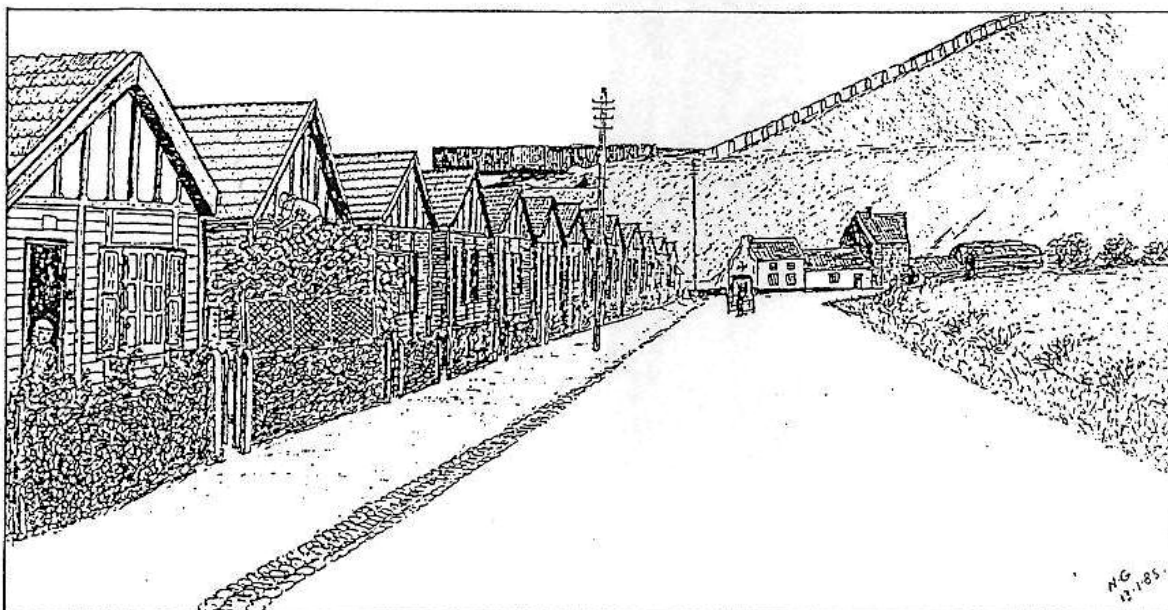
Un de mes frères a été prisonnier en Allemagne, un autre est entré dans la Résistance et sa tête a été mise à prix; ma soeur, dont le mari était prisonnier en Allemagne, est venue habiter chez mes parents avec ses deux enfants.

Nous avons appris à connaître la faim. Ça ne nous empêchait pas de jouer avec les copains; nous les jeunes, nous étions plutôt des inconscients. Nous recevions des timbres de ravitaillement (les n°1 pour le pain, 30 timbres par mois pour ce pain appelé "plaque el' panse"; peu de beurre, 200 grammes par mois, etc.). On glanait dans les champs beaucoup plus souvent qu'avant. On battait le blé avec des fléaux et il était moulu dans un des moulins de la Chatqueue, dont les roues à aube étaient alimentées par le ruisseau de la Vecquée (le Moulin Pinchard, le Moulin Seelingeer ou le Moulin Bolan); on ne payait pratiquement rien.

Mon père, qui était asthmatique car il avait été gazé, continuait à travailler. Plusieurs ouvriers de l'usine se réunissaient pour partir et revenir ensemble à pied. La cantine de l'usine se trouvait rue Nicolay à Seraing (maintenant rue de la Province), les enfants pouvaient y manger de la soupe mais peu y allaient, par manque de moyen de locomotion; les plus petits devaient être accompagnés et les parents avaient autre chose à faire.

Le Secours d'Hiver géré par la CAP (Assistance Publique) aidait les plus démunis. Dans les écoles, par l'intervention de la Croix Rouge, nous recevions une ligne de chocolat par mois, une orange ou deux que la majorité des enfants ramenaient pour constituer le colis à envoyer à un frère ou un parent en Allemagne.

Quelques boulangeries étaient ouvertes; vers 8 ou 9 heures du soir, nous commençons à faire la queue, et nous n'étions qu'après une bonne dizaine de personnes; nous passions la nuit couchés sur le trottoir pour être certain d'avoir du pain, les derniers n'en avaient pas. C'était en général des jeunes de mon âge qui se mettaient dans la queue, et des adultes qui n'avaient pas d'enfant. On rigolait quand même, ça se passait bien ! Je ne me souviens pas d'avoir connu des bagarres dans les files; au contraire, celui qui était dans le besoin trouvait toujours quelqu'un, comme au temps des corons.



Baraquements de la rue du Fort (dessin de M. Nollomont)

Il y a eu quelques dénonciateurs qui ont fait arrêter des personnes qui ont été tuées par les Allemands. Pour la Chatqueue, on a fortement soupçonné une femme qui trafiquait avec les Allemands. Vingt-cinq à trente personnes dénoncées ont été exécutées dans des conditions horribles; mises dans un trou et brûlées à l'essence. Mon frère a sans doute été également dénoncé par cette femme. Certains écoutaient aux portes pour savoir si on écoutait Radio Londres. Mais on savait bien de qui on devait se méfier. Dans le quartier que j'habitais, personne n'a dénoncé, à part la dame soupçonnée. On était sûr l'un de l'autre. Parmi les hommes, pas mal faisaient de la résistance. Le marchand de soulier qui habitait en face de chez moi aidait des parachutistes et s'occupait de leur rapatriement.

A onze ans, je terminais l'école primaire, mais l'école étant obligatoire jusqu'à quatorze ans, je suis resté en 6e jusqu'à l'âge requis, puis je suis entré à Ougrée Marihaye en 1945. A l'école des Six Bonniers, je me suis battu un jour avec plusieurs instituteurs; mon instituteur m'avait dit: "Faites sortir les enfants !" Un n'a pas voulu et je l'ai chahuté. La maman du garçon et son instituteur sont venus me trouver et j'ai reçu une gifle de l'enseignant; une bagarre a éclaté, la police a été appelée, et j'ai été emmené avec des menottes, à l'âge de onze ans ! Le bourgmestre Merlot s'est fâché: "On ne fait pas ça à un gamin". Mais le directeur a convoqué mes parents et leur a dit: "Je ne veux plus de lui dans aucune école communale". Je me suis alors inscrit à l'école du Sacré-Coeur.



Rue de la Chatqueue dans les années 50 (dessin de M. Nollomont)

Dans les écoles catholiques ou communales, certains instituteurs tapaient sur les doigts avec une règle, ou avec une ceinture; parfois, l'élève était mis à genoux avec deux briques dans les mains qu'il devait tenir levées. Pour certains jeunes, ce traitement leur a fait du bien, des parents étaient même d'accord: "Donnez-lui une trempe s'il se conduit mal". Je ne le supportais pas. Cependant à l'école, nous ne vivions pas dans la crainte, nous parlions beaucoup entre nous et parfois le maître nous envoyait la lavette qui servait à nettoyer le tableau.

Au cours de la période des bombardements par les robots V1, nous étions quelques gamins avec une trompette. Quand on entendait un V1, on trompetait et les gens se réfugiaient dans leur cave. Nous restions dans une baraque chauffée, en face de chez moi. Après avoir klaxonné, vite nous nous mettions également à l'abri. Puis après l'explosion, on revenait à l'écoute. Pour nous remercier, les gens organisaient une petite collecte et nous achetaient des bonbons, etc. La nuit, il n'y avait pratiquement pas de V1.

Une dizaine de V1 sont tombés sur le terril en épargnant heureusement les baraquements. D'autres sont tombés sur des baraquements (qui n'avaient pas de cave pour abriter les gens). Des gens ont été mortellement brûlés par leur crapaud (poêle) lors d'une explosion, d'autres ont été tués sur la route, etc. Les V2 étaient plus méchants, on ne les entendait pas; certains sont tombés sur le fond de Seraing.

Le 20 août 45, je suis entré comme gamin maçon aux Aciéries Thomas d'Ougrée et je suis devenu plus tard machiniste de pont roulant.

Suite à la guerre, mon frère était toujours malade et il est décédé jeune. Mon autre frère, Pierre, réfractaire et résistant dans l'Armée Secrète avait vécu dans les bois et de tous côtés; il a souffert plus tard de bronchite et d'asthme. Quand on a été prisonnier ou résistant, il reste souvent des séquelles des mauvaises conditions de vie.

TEMOIGNAGE DE P.M.

Je suis né dans la cour du Val-Saint-Lambert en 1927. Mon père était chef de place verrier, il fabriquait les jambes et les pieds des verres, assis sur un banc. Le carreur, lui, souffle, avec l'aide d'un gamin; un cueilleur présente le verre au chef de place.

Nous étions logés gratuitement par l'employeur, c'était l'avantage. A la suite de la crise, la fameuse crise des années 33-34, mon père n'a pu travailler qu'une semaine sur quatre et il ne touchait pas d'indemnités de chômage. Il est tombé malade, c'est vous dire si nous étions heureux ! Il a fait plutôt une dépression nerveuse parce qu'il ne travaillait plus; il a essayé d'autres métiers. Son état s'est aggravé et il est mort en janvier 38, à l'âge de cinquante ans. J'en avais onze.

A cette époque, j'étais à l'école primaire, et j'ai pu poursuivre mes études. Ma mère, qui jusqu'alors n'avait pas travaillé, a été engagée au Val comme manutentionnaire. Nous étions toujours logés pour rien, chose à laquelle ma mère tenait comme à la prunelle de ses yeux. Elle préférait recevoir des avantages patronaux plutôt que de bien gagner sa vie. C'était une vision entretenue à l'époque par la Société Générale, propriétaire de la Cour du Val, monde assez bien fermé où ne pouvaient cohabiter que les verriers. Les tailleurs et autres métiers étaient logés dans les autres quartiers.

Après la mort de mon père, nous avons été obligés d'évacuer notre logement de quatre pièces pour nous enfouir – je ne trouve pas d'autre terme – dans une maison que j'ai peinte plus tard: pièces plus basses que la rue, humidité incroyable, murs recouverts de salpêtre, une étable à vaches. Ma mère a essayé de rendre cette demeure la plus habitable possible. Notre cave était située dans le bâtiment d'en face, le "bâtiment des étrangers", au sous-sol (ce bâtiment date de la Renaissance mosane du XVIIe siècle et non du XVIIIe comme la commune le date). Les logements les meilleurs étaient attribués aux ouvriers les meilleurs. (A noter qu'à cette époque, la *taudisation* des logements des ouvriers était courante: corons à la Troque, quartier des baraquements, etc.)

J'ai fréquenté l'Athénée pendant un an, en 1939-40. Je n'ai pas terminé cette année, j'ai été embarqué dans l'évacuation générale, le fameux exode. J'ai séjourné jusque fin septembre à Castres dans le Tarn.

Avec l'insouciance de mes treize ans, ce furent mes plus longues et plus belles vacances. Nous sommes partis sans un franc, et nous avons dû vivre de charité pendant six mois dans le Midi de la France. A notre retour, nous n'étions évidemment pas plus riches.

Pour compléter le tableau, ma mère a souffert de rhumatisme articulaire aigu qui l'a tenue au lit de septembre 40 à mai 41. J'avais treize ans, j'étais encore trop jeune pour travailler. Nous avons été secourus par la CAP et par Saint-Vincent de Paul, oeuvre paroissiale existant au Val et nous ravitaillant en quelques denrées banales; la CAP nous a fourni quelques articles de vêtements et sous-vêtements.

J'ai décidé de ne plus fréquenter l'Athénée, alors que du vivant de mon père, j'envisageais des études universitaires car j'étais tête de classe. Ma mère était prête à faire l'effort de payer les études. Je me suis inscrit à l'école technique pour apprendre un métier manuel, j'ai terminé mes trois ans d'école technique.

C'était l'époque de la débrouille. Comme j'étais bon élève, je brossais les cours pour pêcher, non pas dans le but de m'amuser, mais pour nous nourrir; la Meuse n'était pas polluée et la nourriture était très saine. Je cultivais un coin de terre en plus de mon jardin, j'essayais d'avoir des légumes sans bourse délier. Je grappillais du charbon sur le terril de la Vieille Marihaye (où Valfil a été construit) qui fonctionnait pendant la guerre. C'était presque la bagarre entre affamés de mon espèce pour essayer de remplir un sac. Les années de guerre ont toutes été terriblement froides en hiver.

Nous avons reçu des timbres de ravitaillement et ma très mauvaise surprise a été la suivante: j'ai reçu des timbres pour la viande, le beurre, les pommes de terre, et je me suis présenté dans une boutique au Val avec mes timbres pour recevoir des pommes de terre. On m'a pesé mes pommes de terre et on m'a dit le prix: "Je n'ai pas de sous". On a repris les pommes de terre. "Les timbres donnent seulement le droit d'acheter des pommes de terre". J'ai revendu une partie des

Office du Travail Succursale Liège N° 85783

CERTIFICAT D'INSCRIPTION

Nom et prénoms: *M. Seraing*
 Lieu de naissance: *Seraing* Date de naissance: *6.5.24*
 Rue et no: *Rue Albert 42* Nationalité: *Belge*
 Localité: *Seraing*

17. VII. 44

Cette carte provisoire de travail devra être renouvelée à la date mentionnée au cachet ci-contre.

Carte de l'Office du Travail (recto)

timbres pour avoir de l'argent afin d'acheter des pommes de terre. Vous voyez, un gamin de treize ans !

J'ai commencé aussi à travailler le soir au Val, dans une boutique d'articles de pêche et d'horlogerie; le commerçant exploitait la marque Trefin qu'il avait créée pour des articles de pêche, on forgeait des hameçons, on fabriquait des flotteurs en liège, des mouches, etc. J'y gagnais cinq francs par soirée.

Une anecdote. Pendant la guerre, le peu de loisirs avait fait foisonner des petits cercles de balle pelote à Seraing. Comme j'étais assez doué, je jouais en championnat avec le cercle de Saint-Lambert et j'étais sollicité pour être un renfort dans des rencontres de quartier; j'étais payé en nature, un pain, cinq kilos de pommes de terre, pour que je participe à leurs tournois.

Un vieux de la cour du Val, Bernard, dit "Li vi Marli" – on mettait des sobriquets à cette époque, son frère s'appelait "Li blanc Marli" – m'a expliqué comment capturer des oiseaux avec des pièges, des cages à bascule (qu'on appelle maintenant trébuchets, "clichès" en wallon), des collets pour attraper de temps en temps un lapin ou un faisan ("aller mettre des bricoles", disait-on). J'allais dans les bois entourant les Cristalleries et dont l'accès était rigoureusement interdit aux membres du personnel; ils étaient seulement accessibles au directeur et à sa famille.

A REMPLIR PAR L'EMPLOYEUR

N° de l'entreprise: *USINES A TUBES DE LA MEUSE*
 Localité: *FLEMALLE-HAUTE* Province: _____
 Rue: _____ No: _____
 L'intéressé est *Apprenti Ajusteur*
 occupé comme *Définir exactement la profession*
 N° de la liste du personnel: *2053*
 Date: *20-1-1944*
 Engagement: _____ Licencement: _____
 Engagement: _____ Licencement: _____

SCEAU DE L'ENTREPRISE ANONYME DES USINES A TUBES DE LA MEUSE A FLEMALLE-HAUTE (BELGIQUE)

SIGNATURE DE L'EMPLOYEUR, *[Signature]*

Carte de l'Office du Travail (verso)

Nous avons faim. Ma mère qui était une femme de bonne ampleur et pesait nonante kilos a terminé la guerre avec une cinquantaine de kilos. Elle se privait pour me laisser la grosse part, je l'ai compris après. Je n'étais pas gros non plus. Je marchais avec des sabots de bois.

J'ai terminé l'école technique avec le diplôme d'ajusteur. J'ai reçu le diplôme un samedi de juillet et le lundi suivant, je commençais aux Cristalleries où ma mère m'a fait entrer, soi-disant comme apprenti ajusteur. Ma mère était braquée sur le Val car nous étions toujours logés

gratuitement, dans la saloperie.

Dès que ma mère s'est mieux portée, elle a repris le travail comme polisseuse sur métaux (le moule était en fonte, l'acier inoxydable n'existait pas encore, et il s'oxydait; il devait être poli tous les jours).

Ca n'a pas marché pour moi. Ayant suivi des cours, possédant une qualification valable, je me sentais plus qualifié que certains ouvriers qui me traitaient de gamin, me faisaient nettoyer l'atelier; je m'occupais de ce qu'on appelle les crasses. Comme j'avais ma fierté, ce qui devait arriver arriva, j'ai osé envoyer promener un ouvrier. L'incident a été tranché devant un contremaître qui avait la mentalité du siècle dernier, comme dans les romans de Zola. Quand je lui ai dit que j'avais décidé de ne plus travailler au Val, il m'a dit en ricanant: "Vous irez avec votre gueule en Allemagne" (en wallon). C'était sa mentalité. Il n'était pas rare de recevoir un coup de pied au derrière ou une gifle quand le jeune avait cassé une mèche en forant un trou. J'avais affaire à une bande d'abrutis.

Nous avons été expulsés de la cour du Val dès que j'ai quitté les Cristalleries. Nous avons habité dans quatre pièces à l'étage d'un immeuble à Yvoz-Ramet.

Nous étions enregistrés comme travailleurs à l'Office du Travail qui siégeait place Saint-Christophe à Liège. Quelques employés belges servaient de secrétaires pour la Werbestelle; eux, ils contrôlaient l'existence réelle des emplois et attribuaient ainsi une carte à chaque travailleur, qu'il fallait produire à chaque contrôle des Allemands (avec la carte d'identité).

Ma carte de travail a été reprise puisque je quittais le Val. Il fallait que je trouve de l'emploi ailleurs.

J'ai demandé, par l'intermédiaire d'un ouvrier des Tubes de la Meuse, s'il y avait de l'emploi à l'usine. Il m'a alors envoyé chez l'ingénieur Dawance, chef de service aux Tubes de la Meuse. Je lui ai expliqué mon cas. Il m'a dit: "Venez vous présenter au service du personnel, on vous engagera comme apprenti ajusteur". On m'a donné une carte que je devais faire estampiller à l'Office du Travail. Là, on m'a signifié: "Il vous faut en plus une autorisation de la Werbestelle. Ca ne se fait pas de changer d'usine sans rien dire".

Je me suis présenté à la Werbestelle, avenue Rogier, en décembre 43. Ils m'ont pris ma carte de travail et ma carte d'identité. Je me trouvais dans une grande maison de maître dont l'entrée était une porte cochère à deux battants; là, une cinquantaine de jeunes gens attendaient. Un de mes voisins plus âgé me dit en wallon: "Et ben, nous estons cû, on attend les camions. On va être embarqué pour l'Allemagne". Je pense: "Je n'ai pas du tout envie d'aller en Allemagne". Je me rapproche de la porte cochère largement ouverte, devant laquelle défilent deux sentinelles qui font l'aller retour en se croisant. Quand elles se sont croisées, elles s'éloignent en se tournant le dos, sans regarder la porte. Je compte qu'il leur faut cinq, six secondes pour ce demi-trajet. Au moment propice, je bondis dans le dos de la sentinelle et je traverse la rue pour me cacher dans les buissons du parc d'Avroy. Il n'y avait pas de circulation. J'ai traversé la rue comme un lapin, m'attendant à entendre un coup de feu dans le dos. J'ai couru jusqu'à la rue du Pont d'Ile où le cinéma Normandie était permanent de 10 h du matin à 10 h du soir. Ce qui était curieux puisque le couvre-feu était fixé à 10 h du soir. Il était 11 h du matin, j'y suis resté jusqu'à 10 h du soir, sans boire ni manger, en changeant de temps en temps de place pour que l'ouvreuse ne me repère pas. Je suis parti à pied du cinéma, je suis revenu par le pont d'Avroy, la rue Saint-Gilles, j'ai descendu le vieux Thiers de Tilleur jusqu'à Jemeppe; il fallait traverser la Meuse, le pont était gardé par des sentinelles et l'heure du couvre-feu était dépassée. Il était plus de minuit. Cent mètres en amont, j'aperçois une péniche amarrée au quai; je suis descendu sur le pont de la péniche, tout était occulté mais j'avais distingué un reflet de lumière entre les rideaux. Le batelier est sorti et il m'a parlé en flamand, que je ne comprenais pas. Par signes, je lui ai fait comprendre que je risquais d'être arrêté et que je voulais traverser la Meuse. Très gentiment, il a pris sa barquette, qui se trouvait près de la péniche, et il a traversé la Meuse.

Le lendemain, j'ai rencontré M. Dawance. Je lui ai expliqué la situation nouvelle. "Venez me voir demain dans mon bureau, on s'arrangera". Il m'a engagé comme fraiseur. J'avais comme voisin de travail l'abbé Boland qui se cachait sous une salopette et un béret basque; il avait flanqué un marron à un SS qui lui demandait un sacrement avant de se rendre sur le front de l'Est. Il est devenu par après curé du Val. Je l'ai revu quand je me suis marié après la guerre, parce que ma femme voulait se marier à l'église. Ma mère m'avait donné une éducation chrétienne, mais de catholique pratiquant avant-guerre, je suis devenu athée agnostique suite aux vicissitudes, et après avoir dévoré Zola; j'étais "travailliste" de conviction, non de formation. Boland m'a accepté au mariage religieux, sans confession, etc., seulement la communion parce que c'est le rite.

Au Val, je gagnais 18 F par jour, ma mère 24 F. Aux Tubes de la Meuse, je gagnais 46 F par jour, ce qui me permettait de payer mon loyer, puisque je ne bénéficiais plus de la gratuité.

Je n'avais plus de carte d'identité, mais on n'est pas venu chez moi. Les Allemands, dont nous redoutions la visite, ne se sont jamais présentés. J'habitais une maison à deux issues. Nous n'avons pas déménagé parce que nous n'en avions pas les moyens et pour ne pas attirer l'attention. De janvier à mai, j'ai travaillé sans papiers; j'ai reçu des avantages comme du savon, du riz, des pommes de terre. Ce n'était pas la gloire. Mais nous avons un peu mieux vécu

les deux dernières années de guerre.

Il me fallait quand même une carte d'identité. J'en ai reçu une toute nouvelle, fausse (peut-être ?), par un commissaire de police qui était résistant dans l'Armée Secrète.

Puis ont eu lieu les bombardements alliés préparant le débarquement de Normandie. En mai 44, mon atelier a été complètement aplati par des bombes américaines; j'étais au laboratoire d'essai, non pas à la production. Je suis resté ouvrier aux Tubes de la Meuse, sans travail et sans salaire, je conservais cependant les avantages en nature.

Notre maison a aussi été bombardée, elle était située rue du Roi Albert à Ivoz; j'ai déblayé les ruines pour retirer ce qui n'était pas démoli; beaucoup de souvenirs personnels ont été perdus dans l'aventure. J'ai alors adhéré au Fonds National de Secours aux Sinistrés comme brancardier. C'était du pur bénévolat. On prenait des risques, on déblayait des immeubles qui s'écroulaient. J'ai poursuivi cette activité de brancardier après la Libération à l'A.R.F.E.G., parce que nous avons été soumis aux chutes des bombes volantes V1 et V2, qui requéraient notre intervention. J'ai cessé en février 45. Dès mars 45, j'ai trouvé un travail valable, une nouvelle vie a commencé.

Après avoir lu son témoignage écrit, P.M. nous a envoyé une lettre dont voici certains extraits:

"Votre style narratif est extrêmement précis... trop peut-être ? Il dépeint les événements encore beaucoup plus "crûment" qu'une photographie anthropométrique. Or...

Il existait aussi des moments paisibles, je dirais même intimes; par exemple, les soirées où l'on se retrouvait à deux ou trois familles autour du poêle crapaud (li plate buze), chacun trouvant sa place dans une pénombre intime; car pour économiser l'électricité, la lampe restait éteinte et seul le reflet du maigre feu, filtrant par une fente laissée libre en dégageant le couvercle à deux anses et restant posé de guingois sur la "taque" du poêle, éclairait la pièce. Cela créait une ambiance tiède, feutrée, un peu inquiétante avec ses ombres mouvantes et propices à l'écoute des vieilles histoires et légendes (ai-je entendu narrer les tribulations des "neure femme", "blaque gatte" ou autre "rossê neûr moussê" qui, la nuit tombée, engendraient de cruelles frousses aux pauvres hères attardés sur des chemins peu sûrs).

Ces instants privilégiés, je peux le dire sans exagération, masquaient par leur convivialité les affres et malheurs quotidiens et faisaient oublier pendant quelques heures les "manques" de toute nature. Ils contribuaient aussi à recréer un esprit de clan (ou de corps) d'où la solidarité n'était pas toujours absente malgré l'égoïsme généralisé de ces temps troublés.

Ces réunions "al vesprêye", ou encore on disait "no irons s't'al size amon ontél" permettaient de ne laisser qu'un seul feu allumé pour plusieurs ménages. On les quittait aussi en frissonnant légèrement à cause des récits des légendes toujours un peu plus exagérées et souvent abracadabrantes, mais qui nous faisaient regagner notre lit glacé comme s'il était une forteresse chaude, imprenable et réconfortante.

Ceci n'est qu'un exemple; il en est d'autres: les histoires croustillantes qui se racontaient dans les "queues" quand on devait faire longuement la file à la devanture des boulangeries ou autre boutiques; les quolibets lancés en wallon au passage des patrouilles "schleus" qui n'y comprenaient rien, mais avaient pour effet de déclencher l'hilarité des initiés à notre patois, etc., etc.

C'est pourquoi l'éclairage "à la lampe à arc" que vous donnez à votre récit, tout en me satisfaisant au sens exemplatif du terme, me laisse un goût un peu trop amer par rapport à l'ambiance que j'ai vécue, qui toute triste, voire tragique qu'elle fut, avait quand même, je dirais, une certaine "onctuosité" relative. Tout n'était donc pas trop nettement NOIR ou BLANC. Il existait des nuances, des grisailles, des feutrés, parfois un peu trop de rose mais bien sûr aussi malheureusement des rouges vifs comme le sang qui coulait des corps meurtris. Je ne ressens rien de tout cela à la lecture de votre narration qui se présente plus sèche qu'une eau forte; alors que certaines tailles douces peuvent donner du moelleux à un burin. (...)"

ANNONCE:

Les rues de Seraing, Ougrée, Bonnelles et Jemeppe en cartes postales anciennes (1890-1920)

200 cartes inédites, chacune accompagnée d'une légende. Elles seront imprimées dans leur dimension réelle. Le but est de mettre à la disposition des amateurs du passé sérésien un document qui suscite l'intérêt et sans doute un brin de nostalgie.

Pour commander l'ouvrage, il suffit de verser 800 F au n° de compte 083-9629161-71 de Marc Moisse, 22, rue Halbosart à Seilles (tél. 085-825342).

Ceux venus de loin

Déjà avant la guerre, l'immigration était une réalité. On s'en rendra compte à travers deux témoignages.

TEMOIGNAGE DE M. FANTIN

M: Je suis né en 1910 dans le Nord de l'Italie, à Barcis, dans un village de deux mille habitants; il n'en reste plus que quatre cents aujourd'hui. La vie là-bas était difficile. Ma mère m'élevait comme elle pouvait, la pauvre femme; son mari était bûcheron en Roumanie et depuis des années, il ne revenait plus et ne donnait plus signe de vie. Elle ramassait des fagots pour le four du boulanger; après l'école, à six ou sept ans, je l'aidais à en transporter et nous recevions du pain en échange. Bien souvent, en arrivant à la maison, le pain était déjà liquidé.

Au printemps, je cueillais des fraises des bois mais il en faut beaucoup pour avoir le ventre plein... alors j'en mettais une poignée au creux d'une feuille de noisetier bien tendre et hop!, j'avalais le tout. C'était très bon.

A douze ans, je n'ai plus eu faim parce que j'ai travaillé à la boulangerie. Ma mère s'est inquiétée de me voir tout pâle, toujours enrhumé, et nous sommes partis dans les environs de Turin, où une fabrique de soie artificielle nous a embauchés. Dix heures par jour à quatre-vingts centimes l'heure, nous étions devenus riches! Mais je voulais autre chose; mon oncle, un frère de mon père, était installé en Belgique, à Tilleur, depuis 1925. J'ai décidé de le rejoindre. Au printemps 27, je suis arrivé chez lui et je l'ai suivi à la mine du Gosson. Tomber du soleil italien au fin fond d'un charbonnage tout noir, où les parois craquent comme si tout allait s'écrouler sur vous ... j'ai pleuré trois jours; trois jours, seul à mon travail, sans connaître un mot de français ou de wallon.

En été, je suis sorti. A l'époque, le travail ne manquait pas; j'allais à gauche et à droite pour des entrepreneurs et pendant l'hiver, je retournais à la mine pour avoir chaud. Je me suis débrouillé ainsi pendant quelques années, avant de rentrer en Italie pour le service militaire. Entretemps, ma mère m'avait rejoint à Tilleur, elle était servante chez l'oncle.

Q: Comment avez-vous été accueilli par les Belges ?

M.: En ce temps-là, l'amitié existait bien plus qu'aujourd'hui entre les travailleurs, on s'entraidait plus volontiers. Il n'y avait pas tant de jalousie. On savait ce que le voisin mangeait à midi et aujourd'hui, on ne sait même pas comment il s'appelle. Non, je ne me sentais pas rejeté, au contraire, les étrangers étaient plus respectés et mieux accueillis que maintenant. On se liait vite d'amitié. J'étais pensionnaire chez ma tante, une Belge – nourri, logé, blanchi. Je dormais dans une chambre mansardée avec trois autres jeunes, dont deux cousins. Le dimanche, le premier debout choisissait ce que les autres avaient de mieux comme vêtements, et le dernier levé n'avaient plus que les restes...

Nous allions au bal; il y avait de belles salles de danse à Ougrée et à Seraing et dès qu'un accordéon jouait dans un café, on dansait et on chantait. Le samedi et le dimanche, 90% de la jeunesse dansait. Et même le lundi matin, jour de marché à Seraing, il y avait bal au Femina. Lundi, on disait "j'ai mal aux cheveux".

J'ai suivi des cours de français qu'un instituteur d'Ougrée donnait bénévolement aux étrangers, quai du Halage à Tilleur. Je me suis intégré aux habitudes d'ici et vers 1930, j'ai rencontré ma future femme à un bal de "chez Mince", où se trouve le Rialto actuellement. Je suis venu habiter Ougrée.

Q: Comment vos parents ont-ils réagi quand ils ont appris que vous aimiez un Italien ?

Mme: Ma mère m'a giflée. "Jamais un Italien n'entrera ici !". Un Italien qui logeait chez nous (!) a rapporté la chose à mon fiancé. Il est venu les trouver et ça s'est calmé. Quand ils se sont bien connus, ma mère s'entendait mieux avec lui qu'avec moi ! Je travaillais à l'usine de Produits Chimiques de la rue Dunant, à hauteur de la rue du Roi Albert; l'usine fabriquait des explosifs pour les charbonnages et les carrières. Elle a déménagé plus tard à Bonnelles et s'est appelée La Poudrerie.

M.: Quand mon service militaire a été fini, je n'avais pas un rond pour revenir. J'ai écrit à ma fiancée pour qu'elle récolte la somme nécessaire, sinon je rentrerais à pied en gagnant ma vie ici et là en cours de route. Il fallait aimer quelqu'un pour lui demander ça !

Mme: Et je l'ai fait. J'ai demandé à son oncle de Seraing, à sa mère; ma mère a mis une partie.

M.: Après, j'ai travaillé un peu partout, entre autres au Chemin de Fer, sur la ligne Bruxelles - Paris où on remplaçait les nouvelles traverses de fer par les anciennes traverses en bois; pour donner des débouchés à la sidérurgie, on avait imaginé de mettre des billes de fer mais elles n'avaient pas l'élasticité du bois, les wagons manquaient de souplesse.

J'ai travaillé sur les bateaux à Anvers, pour la firme de calorifuges de Jemeppe qui employait mon beau-père.

La guerre

En 40, me revoilà dans la mine pour cinq ans chez Michiels, du côté de l'Air Liquide. Tout près, il y avait un phalanstère, beaucoup de maisons, des magasins, tout un quartier qui a été détruit plus tard pour agrandir l'usine. On disait que les Allemands ne déportaient pas ceux qui étaient à la mine. Et puis, on recevait du charbon et des patates. Les patates étaient la base de notre alimentation pendant la guerre. Qu'est-ce qu'on en mangeait ! La nuit, je me relevais pour en manger, j'avais toujours faim; c'est normal, on manquait de graisse, on n'était pas soutenu; les patates sans graisse ne tiennent pas au corps.

Mme: Comme les patates du charbonnage ne suffisaient pas, j'allais très souvent glaner dans les campagnes du côté d'Anthignes, Ellemelle. Nous partions par le petit tram, un groupe de femmes. Nous dormions dans un fenil et le lendemain, nous mettions les sacs sur le tram.

Nous faisons le pain nous-mêmes avec de la farine achetée dans les fermes ou du blé glané; mon père avait un four derrière la maison bien avant la guerre.

C'est surtout la viande qui m'a manqué. Avec la voisine, nous avons acheté deux petits cochons que nous élevions dans la cave... avec des patates glanées et des déchets.

M.: J'allais en vélo à la campagne acheter du lard, du beurre. Les prix variaient selon les fermiers. Certains donnaient des tartines. Nous n'avons jamais revendu ou troqué notre surplus de charbon, nous le portions à mon beau-père, d'ici jusqu'à Liège sur une charrette à bras. Lui, du moment qu'il avait du charbon, des patates et du lard, il était heureux.

Mme: Quand mon mari revenait de la campagne, il donnait du beurre et du lard à mon père. "Choisissez" disait-il en montrant les morceaux. "Non, choisis toi-même; tu sais bien que si c'est moi, je prendrai le plus gras." "Eh bien, prenez-le!" Ce qu'il aimait le lard, mon père !

Nous n'avons jamais eu faim pendant la guerre mais certains dans la rue ont eu faim. Pour nourrir tous ses gosses, une femme fraudait des marchandises; c'était tout de suite revendu parmi ses connaissances, il fallait être introduit, et avec ce qu'elle gagnait dessus, elle avait de quoi vivre.

Q: Avez-vous remarqué un certain sabotage de la production au charbonnage ?

M.: Non. On était obligé de faire telle production par jour. C'était sévère. Un jour, le chef a voulu que j'aille à la pierre – c'est-à-dire creuser une couche de pierre pour parvenir au charbon. La poussière de pierre est la plus dangereuse, tous ceux qui ont travaillé là mouraient. J'ai refusé. Je suis rentré chez moi. Le lendemain, il recommence. Je refuse encore. Mais après trois jours d'absence, le règlement stipulait que les autorités allemandes devaient être informées. Le troisième jour, encore à la même place. "Vous allez informer les Allemands?" je lui demande. "Non, non". Mais à peine rentré chez moi, je reçois une convocation à la Kommandantur. Le chef avait déjà écrit la veille ! C'était le chef de la Croix Rouge d'Ougrée, pourtant, celui-là. Le local de la Kommandantur se trouvait sur les Terrasses, tout près du Taureau.

Je me présente.

- Vous, pas travailler ?

- Non, je suis malade.

- Vous travailler, ou Allemagne !

- Oui, oui.

J'ai été bien obligé d'aller à la pierre.

Q.: Qu'est-ce qui a été le plus dur pour vous, la guerre ou votre enfance au village ?

M.: Pendant la guerre, j'ai eu tous les jours à manger tandis que quand j'étais petit, non, c'était un peu comme cela se présentait. Mais vous n'avez pas idée de ma joie quand par extraordinaire je recevais une tartine avec du beurre et du sucre dessus: c'était meilleur que le plus beau gâteau du monde. Je ne suis pas honteux de dire ce que j'ai été. C'était ainsi. Pourquoi le cacher ? Maintenant, par rapport à alors, je suis riche. Et malgré tout, je vois les gens autour de moi qui veulent encore plus... Vous savez, la vie était beaucoup plus joyeuse avant-guerre qu'après. On vivait pour vivre – pas pour avoir plus que le voisin. C'était l'amitié, tout le monde s'appelait par son prénom d'un bout de la rue à l'autre et si vous aviez besoin d'un voisin, tout le monde était là pour faire plaisir.

TEMOIGNAGE DE SIMON GLIKERMAN

J'avais dix ans quand je suis arrivé à Seraing: c'était en 1932. Malheureusement, il ne reste plus personne de la génération avant moi. Nous étions une grande famille, avec cinq soeurs et deux frères. La plupart des familles avaient trois, quatre enfants. La vie en Pologne n'était pas facile. Pour marier une fille, c'était une expédition: il manquait les moyens minimums d'installer un enfant avec ne fût-ce qu'une pièce et quelques meubles ? Très, très dur.

Deux de mes soeurs s'étaient mariées en Belgique, une est partie à Valenciennes, l'autre est restée, l'aînée; son mari, mon beau-frère, a débarqué à Huy parce qu'il y avait trouvé un logement bon marché. La belle-famille travaillait à Flémalle-Haute et une partie à Cockerill. C'était tous des Juifs, les mariages mixtes n'étaient pas courants à l'époque. Mon père est venu d'abord en Belgique, illégalement. Il s'est donc rendu à Huy.

Il y a logé chez la soeur aînée. Comme il était cordonnier de métier, il a trouvé du travail chez un patron cordonnier, rue du Molinay. Il amassait de l'argent pour faire venir sa femme et les enfants. Il s'est passé un an et nous sommes arrivés à Huy. Ma mère, qui était analphabète, avait un jugement sain, efficace; au bout d'un temps, elle a dit: "Allons dans une ville où il y a des Juifs". Et nous sommes partis à Seraing.

Mes soeurs ont travaillé chez Englebert. Petit à petit, ma mère a incité mes soeurs à s'occuper de la confection de lingerie, et nous avons fait les marchés. La vie était très dure, nous avons vécu honorablement, sans faire fortune. Je trouve qu'en tant qu'enfant, j'ai vécu une vie riche familialement. On s'aidait, on se débrouillait entre frères et soeurs.

Nous avons d'abord habité rue Jean de Seraing, 56, dans une maison fort chère pour l'époque. Pour diminuer le coût du loyer, ma mère engageait des logeurs, des Danois, des Yougoslaves, des Juifs, des ouvriers qui venaient de l'étranger et qui payaient leur chambre à la semaine, une chambre étant parfois occupée par trois, quatre logeurs.

La communauté juive comprenait des ouvriers pour la plupart, ils travaillaient à Cockerill, dans la mine; je me souviens que certains ont travaillé à la construction de l'école technique de Seraing, certains faisaient aussi les marchés. On vivait harmonieusement, sans se jalouser, parce que personne n'était riche.

Il y avait deux boucheries casher (rituelles); un shoret venait de Liège pour l'abattage des poules, etc. Les bouchers ne vivaient pas de la boucherie, ils avaient un travail au dehors.

On avait une synagogue, rue du Marais, une ancienne école communale (la nouvelle a été construite rue Jean de Seraing), qui avait été offerte par le bourgmestre pour un temps indéterminé: c'était un beau geste.

La petite communauté de Jemeppe était pratiquement rattachée à celle de Seraing.

L'évolution a été que beaucoup de gens sont devenus commerçants, souvent installés rue du Molinay; une petite partie devint même riche.

Je pense que Seraing comptait environ deux cents Juifs.

J'étais membre du Dror (jeunes sionistes de gauche), il existait également une organisation d'extrême gauche. Des amis à moi sont partis en Espagne, deux de Seraing ont été tués sur le front; Bresler a combattu en Espagne (partisan armé pendant la guerre, il a été tué par les Allemands à Bruxelles, NDLR).

Nous avions une petite école talmudique au premier degré, un Heder, où on apprenait les prières, le Talmud, en yiddish.

Pour les grandes fêtes comme la Nouvelle Année ou le Grand Pardon, on engageait un hesar d'Anvers ou de Bruxelles; la synagogue avait alors énormément de succès: tous les vendredis et samedis matin, il y avait toujours plus que les dix personnes nécessaires pour réciter les prières. J'ai plus ou moins capté la vie juive de Pologne, je me croyais vraiment en Pologne ici.

Les jeunes restaient entre eux, plutôt entre Juifs, sans vouloir pour autant se différencier. Encore que je ne peux pas me souvenir d'un acte d'antisémitisme, ni à l'école, ni dans les jeux avec les non-Juifs.

C'était une bonne vie saine, devenir riche était une chimère, nous étions de petits ouvriers, artisans, coiffeurs. Presque 80 % des jeunes apprenaient le métier de tailleur; moi, j'ai appris celui de tapissier garnisseur.

Après la guerre, ce n'était plus comparable: on a détruit quelque chose d'immense, on ne s'est jamais remis de cette situation, mais je ne trouve pas les termes exacts.

L'alimentation à la maison était casher: la viande était achetée dans une boucherie juive, casher à 70 %. On achetait aussi à l'épicerie juive avec des spécialités juives polonaises, tenue par une femme qu'on appelait "Yitkele". On n'achetait pas autre part, on avait d'ailleurs un carnet pour l'épicerie et on payait en fin de semaine. L'épicerie se trouvait au coin de la rue de l'Industrie et de la rue Peetermans; les femmes s'y rendaient aussi pour discuter entre elles. Un boulanger fabriquait les pains polonais, et le père de Bresler faisait la tournée avec ces pains.

Une épicerie s'est tenue rue de l'Industrie, je crois; l'épicière est partie avec d'autres au Birobidjan (territoire de l'URSS qui a été attribué aux Juifs, NDLR). Certains ont émigré en Israël, mais ce n'était pas facile car il fallait une autorisation du consulat anglais ou déposer une somme de mille livres pour démontrer qu'on ne serait pas un poids économique. Je me rappelle encore d'un restaurant rue Jean de Seraing; le fils de ce restaurateur, Salomon, est devenu professeur de langues, et il a été tué par les Allemands; il s'appelait Ungrowicz.

On mangeait plutôt des mets juifs. En semaine, on mangeait beaucoup de harengs, un galetz, des latkes (galettes aux pommes de terre), des tripes, un youschke, un genre de potage pauvre. On préparait surtout des abats qui demandaient beaucoup de travail mais qui étaient bon marché, comme la tête de la vache, du cou farci. C'était délicieux, finalement. Le vendredi soir, par contre, Kabele stabet, on revenait de la synagogue, papa faisait la prière du vin, on mangeait du hala avec de la carpe sucrée, du vermicelle dans du bouillon, des knidele à Pâques; le dessert était composé de carottes râpées et sucrées, des prunes cuites avec des raisins et des pommes; tout cela était un souper "riche". Le samedi midi, on mangeait la même chose.

Q.: Quelles étaient les diverses opinions politiques ?

Quand deux Juifs se rencontrent, il y a trois opinions différentes. Une mésentente s'est produite à cause de la synagogue, certains étaient pour un tel rabbin, les autres en voulaient un second. Beaucoup de discussions ont eu lieu, qui ne se sont jamais envenimées au point d'en venir aux mains.

Pour Seraing, le Dror était l'organisation de jeunes dominante; à Liège, le Betar (droite, NDLR) était important, l'Hanoar (centre gauche, NDLR) ne comptait pas tellement de membres.

Q.: Avez-vous eu une activité antifasciste avant-guerre ?

Il était imprudent de se faire remarquer quand on avait des idées de gauche, on risquait l'expulsion dans les vingt-quatre heures. C'est arrivé: quelqu'un a dû s'expatrier en Argentine, il est revenu après la guerre.

Le Premier Mai, il valait mieux ne pas sortir.

Q.: Et quand la guerre a éclaté ?

En 41, les Allemands ont arrêté un à un les Juifs entachés d'extrême gauche qui étaient sur les listes de la Sûreté. Un de mes beaux-frères s'est sauvé. La Gestapo est arrivée quand il était en caleçon dans son lit. Ils ont gueulé: "Schnell, schnell, habille-toi !" Il a pris une bouteille de vinaigre pour se défendre, il est descendu par le vestibule, et comme un Allemand gardait la porte, il est sorti par le café situé au rez-de-chaussée; il était prêt à se battre jusqu'à la mort. Il a été ensuite caché par le curé de Saint-Phollien. Une de mes soeurs a été déportée avec mari et enfants.

Début 42, nous avons déménagé à Liège parce qu'une soeur y habitait et qu'il était plus facile de trouver un travail. A Liège, on ne s'est plus inscrit comme Juif sur le registre de la commune.

J'ai été réquisitionné par les Allemands, alors que je travaillais comme tapissier garnisseur, pour aller à Barchon. On a dû enlever les fortifications renforcées avec des rails, qui avaient été placées pour empêcher le passage des tanks allemands.

C'est par des ramifications que nous avons déniché une cachette. Ma soeur qui habitait rue Jean d'Outremeuse avait une voisine de palier dont la mère tenait la poste de Stembert. Elles ont cherché la façon la meilleure pour nous cacher. On a trouvé une petite maison à Stembert, tout s'est bien passé, nous avons reçu une aide extraordinaire des habitants de Stembert; nous étions à cinq (mon père est décédé en 39), et il fallait bien circuler.

Je dois dire à l'honneur de la population belge que nous avons été aidés de façon fraternelle. Quand les Allemands sont arrivés, le bourgmestre socialiste a été remplacé par un rexiste qui nous a fournis, à mon frère et à moi, deux cartes d'identité belge ! Le garde-champêtre était complice. On s'est caché dès octobre 42. Du fait de la bonne entente avec la population de Stembert, ma mère achetait des abats chez un homme qui tuait au noir, elle recevait les poumons, etc. La boulangère nous donnait du pain en plus, au prix normal. On mangeait maigre, mais sans avoir faim. On avait des harengs tout le temps.

Je mangeais à l'entreprise, une entreprise familiale de Stembert, où j'abattais pas mal de boulot, le travail était très dur. L'entreprise était une tannerie, je gagnais en une semaine le prix d'un demi-kilo de beurre au noir !

Pour la carte de ravitaillement, j'avais une soeur qui se rendait à Seraing où des Belges disposant de cartes de ravitaillement possédaient une liste de Juifs cachés et leur distribuaient des cartes.

On vivait dans une peur constante. J'entendais des choses horribles, je ne savais pas comment raisonner ces informations, j'avais vingt ans, je ne me rendais pas compte. Pourtant ma soeur avait adopté une petite fille allemande avant la guerre. Je n'avais pas saisi la situation. Quand on parlait de chambres à gaz, de fours crématoires, je ne parvenais pas à comprendre. Je me suis caché parce que je courais un danger; même celui qui vole une pomme court

pour se cacher. Tout le monde se cachait, je me suis dit: "Je vais me cacher aussi". Je suis resté un moment chez un camarade, je travaillais chez lui; un jour, il m'a dit qu'il avait peur et que je devais partir. Comme j'avais une carte d'identité avec le cachet "Juif", j'avais même peur de prendre un tram. C'est par instinct que je me suis caché.

Je ne comprends pas aujourd'hui cette folie d'antisémitisme qui parcourt le monde. C'est trop violent pour que ce soit dangereux. Cependant, je vois pointer à l'horizon une lueur d'entente entre la chrétienté et le judaïsme.

Après la guerre, ce fut la course au bien-être, à l'argent. La grande partie de la population juive s'est enrichie, commercialement parlant. On a fondé une caisse d'entente pour les commerçants qui débutaient, à Liège, en relation avec la caisse de Bruxelles; des petits commerçants recevaient des prêts de 25 000 F qui leur ont fait du bien.

A Seraing, il restait peut-être une trentaine de Juifs, quelques magasins rue du Molinay, plus de synagogue, et plus de boucherie. Beaucoup ont été déportés, et de plus, beaucoup habitent Liège. Alors, à Seraing, le Yshouv (communauté) a été décapité. Il y eut un sursaut à Liège, une volonté de reconstruire, c'était très vivant après la guerre, malgré le nombre de Juifs déportés. On a construit le Foyer Israélite où on invitait des conférenciers, des troupes, etc. On organisait un bal à la Nouvelle Année, avec aussi la participation de Belges.

A Liège, après la guerre, 95 % étaient sionistes et les communistes ne formaient plus qu'un groupuscule.

Avant, les jeunes étaient sains de corps et d'esprit, maintenant il leur faut une voiture tout de suite. On n'espérait pas la richesse parce qu'on se disait: "Ce n'est pas pour nous".

(N.B. L'orthographe des noms propres et des mots en hébreu est approximative).

ANNONCE:

Travailleur, d'où viens-tu ?

Dans ce livre, des travailleurs (de Seraing) prennent la parole et racontent leur passé. Un jour, ils ont quitté leur village, leur famille. Ils sont venus de Flandre ou de plus loin, de Pologne, d'Italie, de Grèce ou de Madrid et ensuite de plus loin encore, de Fes ou de Konia.

Edité par l'Equipe Mémoire Ouvrière, son prix est de 500 F (+ 60 F de port), à verser au compte n°792-5191906-33.

Commande par téléphone: (041) 361434.

Commerce et petits métiers

Les commerces d'avant-guerre et le fonctionnement d'une épicerie sont décrits par un témoin. Les péripéties d'un imprimeur vues par son beau-fils.

TEMOIGNAGE D'HUBERT DIRICK

Q.: Comment fonctionnait l'épicerie de ta mère ?

La force des petits épiciers était qu'ils faisaient crédit aux gens, sans intérêt. Comme à cette époque, beaucoup de gens étaient encore illettrés, on a raconté qu'un épicier en profitait pour ajouter des marchandises sur la note de crédit ! D'un autre côté, suite à un accident à Cockerill, un ouvrier a été blessé et hospitalisé; il ne pouvait plus rembourser et on a été de la revue ! Les banques servaient seulement à accorder des prêts aux entreprises importantes mais non pas à des particuliers. Seuls des notaires permettaient qu'on emprunte. Actuellement, on a peut-être trop facilement de l'argent sans penser qu'il faut le rembourser. On est piégé par ces organismes bancaires qui disent: "Ne vous tracassez pas, du jour au lendemain, vous recevez autant, etc."

Le magasin était ouvert à 7 h 30 le matin sans interruption jusque 21 h, sans jours de congé.

Q.: Comment tes parents se fournissaient pour le magasin ?

Voilà comment nous avons repris le magasin: un commerçant de la rue Cockerill avait des succursales ici, rue Plainevaux, à Tilff et à Sclessin (son magasin de la rue Cockerill est devenu un magasin de soutien-gorge); il fournissait les succursales et il a fourni mes parents d'octobre à décembre 1928; puis, mon père lui a dit: "Nous nous fournirons toujours chez vous mais nous gèrerons nous-mêmes". Finalement, mes parents ont abandonné et achetaient à des représentants de firmes comme "Le Soleil" (fabrique de conserves), "Marie Thumas". Ils achetaient directement les biscottes à la firme "Paquot". Des grossistes apportaient les savons, poudres, etc.; ils achetaient le café chez "Chat Noir" (maison Van Zuylen); le "Cordon Rouge" (marque de la Vierge Noire) était vendu aussi à des particuliers. Ils vendaient également le café en vrac, ils avaient un gros moulin pour le moulin.

Q.: Ils vendaient du frais ?

Oui, ils avaient le dépôt de la boulangerie: du pain tous les jours, de la tarte, de la pâtisserie; un peu de charcuterie, du saucisson, pâté. De temps en temps, ma mère recevait une tête de veau d'une connaissance qui travaillait à l'abattoir et elle la préparait; ce n'était pas de la gélatine ! Le jambon était plus sec, et moins beau d'aspect. Le pain était bon aussi.

Ils s'occupaient également des cartes de tram. Les ouvriers avaient droit à une carte pour six ou douze jours, qui leur accordait 50 % de réduction, à condition d'apporter une attestation de la direction. L'épicerie avait un dépôt de ces cartes: on indiquait le nom, le prénom, le trajet parce qu'il y avait de nombreuses sections et différents prix. Jusque Liège, on comptait six sortes de prix, si pas plus. Ce travail ne rapportait pas grand chose mais amenait des clients. Quand ils venaient pour la renouveler, ils achetaient des cigarettes, du fromage, un bâton de chocolat, du tabac, etc. Ça s'appelait "abonnement ouvrier", et il fallait avoir une sorte de carte d'identité valable un an, mais je ne pense pas qu'il existe encore. Les employés n'y avaient pas droit.

Q.: Quels magasins existaient avant-guerre ?

Aux Biens Communaux, leur nombre était assez réduit. Le concurrent principal de l'épicerie de ma mère, Orban, était installé en face du Jardin Perdu; il avait débuté, je crois, avant 1914 et il a prospéré jusqu'à sa mort. Au coin de l'Hospice (la SNCI maintenant), se trouvait une boucherie, et une autre dans la rue de Plainevaux. La coopérative socialiste était installée rue de Rotheux, avec de l'alimentation et surtout de la boucherie; place du Pairay, au Crédit Communal, c'était également une coopérative.

Un trolleybus partait de la gare de Seraing jusqu'à la place de la Chatqueue; comme il ne pouvait pas tourner au terminus, il était prévu une conduite avant et une conduite arrière. Il a été créé vers 1936 et supprimé en 1965. La Chatqueue a toujours été mal desservie, sauf actuellement avec le bus 27.

Q.: Vous ne fréquentez pas les Coop?

Non, vu que mes parents étaient commerçants eux-mêmes. Il fallait être membre de la coopérative; celles-ci étaient bien équipées mais elles n'étaient pas concurrentielles avec les "Bazar"; quand ils se sont installés à Seraing, ça

a été la catastrophe; le GB était le premier, les Delhaize étaient des petits magasins mais déjà concurrents (notamment rue Rotheux et place Kuborn). Il y avait également la Société "La Vierge Noire" assez puissante, plutôt d'obédience catholique; place de l'Eglise, à la CGER, c'était un magasin de ce type, avec des marchandises très valables, à des prix qui concurrençaient les épiciers et même les coopératives.

Il a manqué à l'Union Coopérative, je crois, un personnel de gestion compétent. Au Pairay, on y achetait même des vêtements et des meubles; au Phare, à Liège, on trouvait de tout.

Le "Bien-Etre" était de tendance catholique, il y en avait un rue de la Colline.

Au Pairay et place de l'Eglise, il y avait des CAV (Comptoirs d'Achat et de Vente).

A Ougrée, rue de la Gare (la rue qui allait de la gare à l'ancien pont d'Ougrée, dans le prolongement de la rue de Bonnelles), se trouvait un "phalanstère" qui offrait des avantages aux ouvriers de l'usine d'Ougrée Marihay, où on vendait de tout, quincaillerie, etc. Je n'en ai pas connu à Seraing.

Dans le fond de Seraing, le magasin Guillaume vendait de l'alimentation et du mobilier.

TEMOIGNAGE DE M. SWITTEN

Péripéties de l'imprimeur Dandoy

Mon beau-père a fait la guerre 14-18. Devenu cardiaque après la bataille de Ramskapelle il a alors été occupé dans une usine d'armement près du Havre. Il a été démobilisé en 1919. Là-bas, il s'est marié avec une Française sans famille et ils ont eu un enfant. Pour finir, il est devenu imprimeur à Châtelet où il a été en rapport avec le peintre Gustave Camus et le poète Lempereur. Il a travaillé un temps assez long pour l'Efficient (les horloges automatiques avec bandes). Il a eu treize ouvriers et a même commandé une machine off set. C'était un homme sans parti, plutôt catholique mais certains de ses ouvriers étaient communistes. En 35-36, pour les élections, il a imprimé un tract pour le parti communiste avec le nom de l'imprimerie. Or ses principales commandes provenaient du parti catholique. On lui a même fait un procès pour non respect des quantités de papier déclarées, alors qu'il s'agissait des rognures. Il a été mis en faillite.

Il est venu habiter dans le fond de Seraing et a travaillé pour le Drapeau Rouge chez Martino comme correcteur et imprimeur. Puis le DR a été transféré à Bruxelles mais lui n'a pas été repris, et en 37-38, il était chômeur. A cette époque, pointer était une honte. Il avait quatre enfants. Pendant une période, il n'y avait même pas une croûte de pain dans l'armoire.

En 37-38, ma future femme a été embauchée chez une fleuriste, un de ses frères travaillait dans la lithographie tout en suivant des cours d'agronomie après le travail, la situation s'est un peu améliorée.

En 40, le boulanger de la rue Forêt, Slehair, a été ramassé comme prisonnier de guerre, et un autre frère l'a remplacé, pendant que le plus jeune frère portait le pain à domicile. En 43, le frère boulanger qui montait le Molinay pour aller au cinéma a été arrêté et enfermé à la citadelle; il a été envoyé à Krefeld qui a été rasée par les Alliés; ayant obtenu une permission, il s'est caché à Soy en Ardenne dans une ferme et n'est pas retourné en Allemagne. Un jour, un collaborateur de la région a été descendu par un membre de l'Armée Secrète; en représailles, les jeunes ont été obligés de se présenter à la commune, mais lui s'est caché dans le foin et a pu ainsi s'échapper. Juste à la Noël 44, après la libération, un vieux a annoncé que l'armée allemande était dans le bois au-dessus de Soy; personne ne voulait le croire mais une patrouille l'a vérifié. Je crois que le premier char allemand détruit se trouve toujours au-dessus de Soy.

Pendant la guerre, pour ne pas être envoyé en Allemagne, mon beau-père a travaillé chez Richel pour remettre l'imprimerie en route, mais il s'est disputé avec les patrons après la guerre, il voulait toujours diriger alors que l'affaire ne lui appartenait pas. Même chose rue des Pierres. Il s'est retrouvé au chômage.

Il a vécu jusqu'à nonante ans. A quatre-vingt-huit ans, il roulait encore à mobyette, mais dans un village, il a croisé une grosse moissonneuse batteuse et est tombé dans le fossé, l'épaule était abîmée, il ne pouvait plus circuler. Il est décédé deux ans plus tard.

Destins pénibles ou tragiques

Un prisonnier politique, un déporté du travail: deux destins particuliers.

TEMOIGNAGE DE PAUL BRUSSON

(deuxième partie)

Lorsque la guerre a été déclarée, nous sommes partis sur les routes de France, j'essayais alors de rejoindre l'armée, j'ai été bloqué sur la Somme et je suis revenu sur la côte. J'étais nourri par l'armée casernée à proximité. En fait, au début, nous étions un groupe de jeunes, et selon le plan de l'Administration, nous étions partis en train vers Lobbes; au fur et à mesure, le groupe a diminué et nous sommes restés à six ou sept.

A mon retour, j'ai repris mon activité professionnelle chez un maître bottier, rue de l'Université, jusqu'à mon arrestation.

Le parti socialiste était dissous, les sections dispersées, nous nous sommes retrouvés à quelques-uns à la Maison du Peuple de Sclessin.

Il restait la troupe de théâtre de l'Emancipation; il existait avant, à Ougrée, la troupe Germinal ainsi que les Vrais Wallons, de tendance libéralisante, qui ont fusionné. On jouait à la salle des fêtes située sur l'emplacement de la nouvelle mairie d'Ougrée, sous le nom de Cercle Philanthropique d'Ougrée.

Nous avons repris timidement les activités. Nous distribuions des tracts, nous récoltions de l'argent pour aider ceux qui se cachaient.

En 41, l'engagement est devenu plus grand: nous diffusions le Monde du Travail avec des anciens JGS de Sclessin. La Résistance était encore embryonnaire. Un commissaire-adjoint a créé "Radio Patacoye", cet ancien volontaire de 14-18 m'a demandé de compter les trains et les wagons d'armement qui passaient à Sclessin.

Ma mère a été malade pendant la guerre. Mon beau-père, qui nous a aimés comme un père ne l'aurait pas fait, avait pris sa retraite en 1935-36, il était très malade.

Début 42, j'ai été approché par une personne qui était en relation avec les Britanniques, pour être embarqué vers l'Angleterre. Mais entretemps, il y a eu un attentat contre deux officiers allemands à Liège et en représailles, une vague d'arrestations de socialistes et de communistes eut lieu. Des gens du F.I. ont été dénoncés, des documents ont été trouvés, etc.

Je n'aurais pas dû être arrêté ce 28 avril 42. On a frappé à la porte de notre logement, la conciergerie de l'école, au Château de Sclessin. Des gens de la Gestapo m'ont demandé si tels et tels instituteurs étaient présents, j'ai répondu que je n'en savais rien. Ensuite, j'ai filé à vélo vers l'école du Perron prévenir la personne qui avait les journaux; elle les a brûlés dans un grand poêle, je me suis entretenu avec elle, mais quand j'ai voulu sortir, les deux types arrivaient. Ils m'ont flanqué dans un réduit, j'ai prétendu que j'étais seulement venu pour bavarder. J'ai été interrogé à la Gestapo. Il paraît qu'elle aurait trouvé chez quelqu'un un carnet avec des noms; d'après une autre version, elle aurait pris une liste des "Coins de terre".

J'ai été interné à Huy, Breendonk et Mauthausen. Une trentaine de personnes ont été arrêtées dans la région liégeoise. J'ai fait partie d'un transport d'environ cent vingt personnes d'Anvers, de Bruges, de Mons, de Liège et de Bruxelles, en compagnie du père d'André Cools. Le convoi avait pour destination: Mauthausen.

Le transport des Belges était NN (nacht und nebel); ces lettres étaient peintes dans le dos pour attirer l'attention des kapos. C'était une décision de Keitel de les faire mourir d'une mort lente: travaux durs, pas de colis, pas de correspondance, etc.

A Mauthausen, j'étais dans un baraquement avec des Espagnols qui ont commencé à me questionner. Quand ils ont constaté que je connaissais bien la guerre d'Espagne, ils m'ont fait confiance en me disant de qui me méfier, des kapos, etc.

De Mauthausen, j'ai été envoyé au camp de Gusen, en contrebas, où j'ai connu d'autres Espagnols. Je me suis retrouvé alors avec Lucien Wesly, secrétaire des JS, Rémi Gillis, Théo Sales. A l'arrivée au camp, nous avons été interrogés sur nos opinions, notre profession, etc. J'ai été affecté au commando de la carrière, sur la route, au chemin de fer; aussi j'ai été désigné pour le service du transport, dirigé par un Tchèque communiste. Rémi Gillis a été placé dans un bureau qui avait pour tâche de chercher des points d'eau dans la campagne et qui mesurait le niveau du Danube car on envisageait la construction d'un barrage (il a été construit après la guerre). Wesly a été affecté au bout d'un an aux réparations des chaussettes.

Je me voyais déjà moribond au bout d'un temps de travail sur la voie ferrée. Un prêtre autrichien, le père Gruber, ami du chancelier adversaire des nazis, et responsable du musée du camp créé par le Commandant, me donnait un bout de pain, me soignait quelque peu. Mais heureusement, j'ai réussi à changer d'affectation et j'ai travaillé comme cordonnier, grâce à lui.

Nous avons recréé une cellule. Nous interprétions les articles du journal officiel allemand, nous nous encourageions. Nous n'avons pas eu l'occasion de faire des sabotages, mais nous avons essayé de caser dans des commandos les Belges qui arrivaient. Nous, nous avions des emplois à l'abri.

Tous les camps avaient le même régime pour la nourriture. Le matin, un tiers de litre d'un petit breuvage genre Oxo; à midi, un litre de soupe avec des rutabagas, du chou, du chou, du chou. On a eu de la soupe de prune et d'abricot; de temps en temps, du macaroni dans la soupe; le soir, un morceau de pain lourd, une rondelle de saucisson

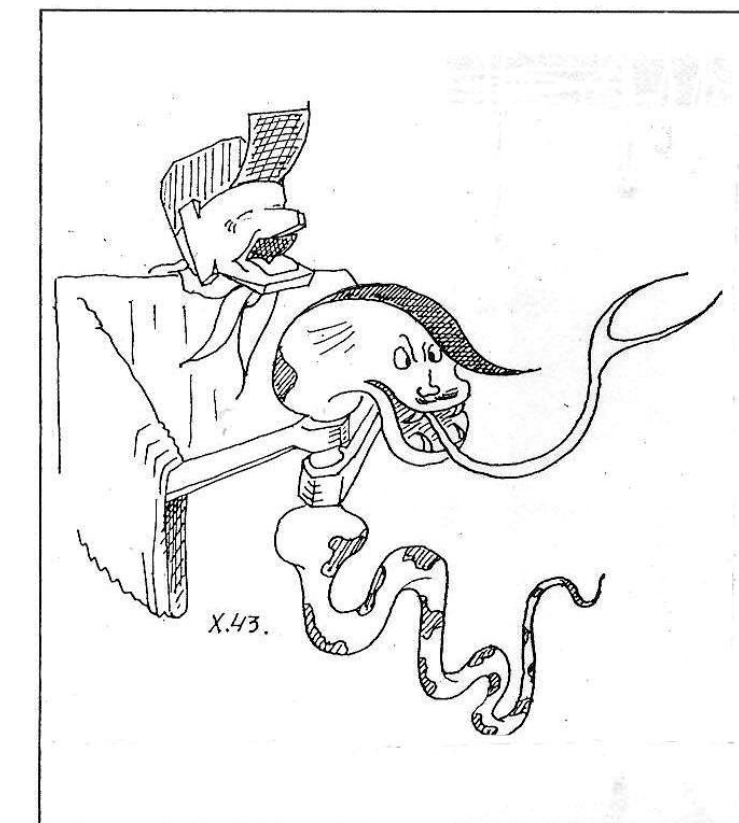
de quelques grammes et quelques pommes de terre. C'était pas gros. A partir de 1944, les rations ont diminué progressivement.

Le mercredi, nous recevions un petit morceau de margarine de la taille d'une savonnette; le dimanche, une cuillerée de fromage blanc et une cuillerée de marmelade (je n'ai jamais su ce que c'était).

Le nombre de morts à Mauthausen est le plus élevé, à part Auschwitz: 120 000 sur 200 000, sans compter les inexactitudes dans les numéros (des nombres sont repris deux fois, etc.)

Dans le courant du mois de juin 44, on nous a annoncé que nous faisons partie d'un transport d'une trentaine de personnes, toutes NN. Tous avaient des noms flamands, sauf deux, dont moi.

Nous avons été envoyés dans un camp près de Strasbourg, "Natzweiler Struthof", qui est d'ailleurs fort bien conservé, où l'on rassemblait des gens d'autres camps. Le 3 septembre, j'ai été évacué à Allach près de Dachau, d'autres ont été évacués sur Dachau, à Buchenwald, etc. Nous sommes



Caricature de Churchill Gazette (imprimé à Sersaing)

tombés sur Bob Claessens qui était l'adjoint d'un kapo de gauche responsable de la désinfection. Nous avons formé une cellule. Je travaillais en usine. J'ai pu participer, avec des Français et des Espagnols, au sabotage de machines et de fils électriques (nous mettions des diamètres inférieurs), ou nous mettions trop de sable dans le ciment, etc. C'était les usines BMW.

J'aidais parfois à la désinfection où, nous pouvions prendre des douches, car nous étions pleins de poux et de puces.

Q.: Quelles leçons tirer de cette terrible expérience ?

Il fallait avoir une certaine foi ou un moral, de la santé, montrer de la solidarité et en bénéficier, acquérir de l'expérience pour éviter Pierre, Paul ou Jacques, et avoir beaucoup de chance.

Peu après mon arrivée à Gusen, je m'étais blessé au genou à la carrière, et comme on soignait encore à cette époque, je suis allé à l'hôpital. Au retour, je me suis rendu au secrétariat où était affiché le nombre de détenus par nationalité; depuis ma semaine à l'hôpital, il ne restait presque plus de Belges. Une fenêtre s'est ouverte, le secrétaire du camp m'a demandé: "D'où viens-tu?" J'ai répondu: "De Liège". Il s'est exclamé: "J'y suis allé en 14-18, c'est une belle ville !", et il m'a tendu des cigarettes et du fromage genre Maredsous.

Un autre exemple: un Allemand au triangle vert, chef de camp n°22, m'avait remarqué, je ne sais pas pourquoi. En septembre, octobre 42, j'étais mal en point. A l'appel, une sélection a commencé, les plus faibles étaient mis sur le côté; on m'a mis avec eux, lorsque l'Allemand a échangé quelques mots avec le SS qui opérait la sélection. Le SS est revenu sur sa décision: "Reste là !" J'ai eu de la chance.

Par contre, en septembre 44, à Dachau, Wesly, protégé pourtant par une bonne organisation, a attrapé le typhus et il en est mort.

A Allach, lorsque je n'avais pas encore rencontré Bob Claessens, j'étais affecté dans la grande usine BMW; mon travail consistait à préparer du béton, à porter des ronds de béton par une rampe sur le toit. L'hiver s'annonçait très rude. Je m'étais arrêté au-dessus, avec les ronds en béton. Un homme m'a demandé: "Belge ?" J'ai répondu: "D'Ougrée". Il me dit: "Moi, je suis de Waremmes. De quel camp viens-tu?" "Je viens de Mauthausen". Il a alors remarqué: "Tu as de la chance d'être en vie. Et moi, je suis sous-kapo électricien, sans être électricien". Pour avoir le poste, il avait distribué des parties de colis à un kapo, et ainsi, il avait été affecté auprès du kapo électricien. Il m'a dit: "A l'appel, on te posera la question si tu es électricien, tu répondras oui". Effectivement, on m'a posé la question et j'ai prétendu avoir suivi des cours pendant quatre ans. J'ai été placé dans le commando électricité, à l'abri; j'ai repris des forces et j'ai été affecté à des travaux légers.

Q.: Comment tout cela a-t-il fini ?

Deux ou trois jours avant la libération, les SS sont partis et nous avons pris possession du camp. Nous avons dû empêcher les camarades de sortir pour qu'ils ne se fassent pas tuer par des SS. Claessens était président du Comité International.

En Belgique, j'ai été soigné pendant trois à quatre mois, et j'ai repris mon travail comme ouvrier chausseur.

J'ai aussi participé à la troupe Germinal, qui jouait en wallon (l'Emancipation n'existait plus). Au théâtre en général, il n'y avait pas de sujet à thèse. Mais je me souviens d'une pièce qui traitait du problème des engrais chimiques, d'un jeune qui n'en voulait pas, d'autres pièces sur les maladies vénériennes, sur une catastrophe dans un charbonnage, sur des prisonniers qui rentraient de captivité avant les autres et qui rapportaient des messages ("Le messenger").

Mon travail professionnel ne réussissait pas car les chaussures américaines avaient envahi le marché, j'étais fort exploité, le patron payait mal. Un appel pour le poste de policier a été publié à Ougrée; en tant que prisonnier politique, j'avais priorité et j'ai été nommé avec un autre.

J'ai toujours été imprégné par mon expérience passée lorsque j'exerçais mon métier de policier. J'étais partisan d'une police préventive, mais que faire face aux agressions, à la drogue ?

Cas unique en Belgique, j'ai été membre de la CAP (Assistance Publique) d'Ougrée de 1960 au 1 mai 1977, à la fin de la fusion des communes; j'en ai été le président de 1970 à 1977: j'avais un rôle social. Il n'y avait pas "incompatibilité" entre cette fonction et celle de commissaire de police.

Depuis ma retraite, je m'occupe très activement de l'Amicale de Mauthausen et de l'Union des Prisonniers Politiques de Liège au sein de la Confédération Nationale, ainsi que d'Invalides de guerre. Je parle dans les écoles, j'organise vers Mauthausen et Dachau des voyages avec des étudiants et des professeurs.

TEMOIGNAGE DE M.L.

Je suis né en 1922. Ma jeunesse s'est déroulée à Ougrée où nous avons habité jusqu'en 1934, quand nous avons déménagé à Sclessin dans une maison le long de la Meuse.

Papa était tourneur aux Ateliers de la Meuse et Maman s'occupait de son ménage. J'étais fils unique. Après mes études, j'ai été occupé dans le service de comptabilité d'une fonderie à Herstal.

Le 10 mai 40, jour de la déclaration de guerre, le gouvernement a fait afficher un avis demandant aux jeunes de seize à trente-cinq ans de rejoindre les centres de recrutement de l'armée belge (CRAB); ceux-ci se trouvaient dans le Midi de la France.

Avec quelques compagnons, nous avons pris le train vers Namur et Charleroi. Nous sommes arrivés à Lobbes où nous avons été hébergés dans la brasserie de l'Abbaye. C'était la débandade. Nous sommes repartis vers Mons. De Mons, nous avons poursuivi vers Quiévrain, et ensuite la France. Les longues colonnes de réfugiés se traînaient sur les routes (enfants, femmes, vieillards), chargés de paquets et de valises. Nous étions là au milieu d'eux, le regard scrutant le ciel afin de déceler l'approche des avions allemands qui venaient bombarder ou mitrailler. C'est ainsi que nous préférons nous mettre plus ou moins à l'abri le jour et marcher plutôt la nuit.

Nous avons atteint le Pas-de-Calais, où nous sommes restés une bonne dizaine de jours. Pas moyen d'aller plus loin, les troupes allemandes nous précédaient. Nous sommes repartis à pied vers Arras où des camions allemands qui retournaient à vide vers l'Allemagne nous ont pris en charge. Le soir du premier jour, et pour éviter des évasions, nous

avons été enfermés une nuit dans l'église d'Avesnes. Puis, nous sommes revenus à Sclessin.

Jusqu'en février 43, la vie a repris son cours normal. D'ailleurs, dès mon retour, j'ai pu reprendre mon travail au sein de mon entreprise. La vie se déroulait tant bien que mal.

En octobre 42, l'occupant a édicté une ordonnance instaurant la réquisition des jeunes gens et leur déportation en Allemagne pour le travail obligatoire.

Un jour, une convocation est arrivée, me priant de me présenter à la Werbestelle, avenue Rogier, à Liège, où il m'a été fait part d'une réquisition et l'ordre de me présenter à la FN d'Herstal. Je devais y subir un écolage; moi qui n'avais jamais manié que la plume, j'ai appris à limer pendant environ un mois.

Vers la fin mars, nouvel ordre. J'étais prévu pour le départ en Allemagne le 23 mars depuis la gare d'Angleur. En cas d'absence, l'OFK (Werbestelle) serait immédiatement mise au courant.

Q.: N'avez-vous pas envisagé de ne pas partir ?

Nous nous disions: "Que vont-ils faire avec nos parents si on ne part pas ?" Ils supprimeraient les cartes de ravitaillement et prendraient peut-être encore d'autres mesures répressives. Nous ne pensions partir que pour cinq, six mois avant d'avoir un congé. Mais les congés ne sont jamais venus.

Fait bizarre, sur le premier papier pour la FN, j'étais renseigné comme chef scout, alors que je n'ai jamais fait partie d'une troupe scout. J'y ai souvent pensé sans trouver de réponse.

Fin mars 43 et au départ de la gare d'Angleur, d'où sont partis contraints et forcés des centaines de compatriotes, j'ai donc été expédié vers l'Allemagne. Destination: Dessau, à 40 kilomètres au nord de Leipzig, dans l'usine mère Junkers (les avions Stukas). Le camp était formé de quarante à soixante baraquements en bois; à l'intérieur, une allée centrale, six doubles lits en bois par chambre, des matelas avec de la paille, puis une ou deux couvertures; une table, des bancs, une armoire pour chacun, un poêle.

Il fallait des cartes pour tout: pour le repas, le savon, pour les cigarettes, le lait écrémé, etc. Tout était évidemment rationné.

Pour le ravitaillement, ça allait plus ou moins: avec ce que nous recevions dans le camp et avec les colis des parents, nous pouvions tenir le coup. Un tel régime ne nous permettait évidemment pas de prendre des kilos.

L'horaire de la semaine de jour était de 6 h à 18 h, et la nuit de 18 h à 6 h. On ne se foulait pas; c'était quand même du sabotage, même si on faisait attention. Il y a eu des sabotages directs, comme rater un rivet ou deux, etc. Le sabotage, c'était aussi essayer par tous les moyens de se rendre à l'infirmerie afin de se faire porter malade et obtenir ainsi quelques jours de repos, mais ce n'était pas évident. Il y a eu comme signalé des sabotages directs, malheureusement il y a eu des arrestations; pour ma part, je me souviens d'un gars de notre chambre qui un jour a disparu. Il m'a été confirmé après la guerre qu'il avait été conduit à Berlin et y aurait été décapité.

Notre camp était entouré par une clôture, non par des fils barbelés, ce n'était pas comme un camp de concentration. Nous avions en effet l'autorisation de quitter le camp avec un "Ausweis". Pour entrer dans l'usine, un papier était également exigé. Du camp à la ville de Dessau, on marchait environ une demi-heure. Quand on rentrait du travail, on préparait à manger, on lessivait, on cousait, on réparait les chaussettes, de sorte que nous n'étions pas enclins à sortir. Pareil quand on travaillait la nuit.

Q.: Quel était l'accueil des Allemands ?

Le plus visible, c'était dans l'usine où nous avions des contacts directs. Certains Allemands étaient compréhensifs, une partie de ceux-ci avaient des idées communistes. Gare à ceux qui se faisaient attraper ! A côté de cela, il y avait évidemment pas mal d'Allemands qui avaient rallié les idées d'Hitler. A l'usine, combien de ces contremaîtres n'étaient-ils pas hitlériens à 100%, des salopards qui prévenaient la police pour un oui ou pour un non. En ville, on ne se distinguait pas tellement des habitants, sauf à la longue du point de vue vestimentaire car nos habits, à force d'être portés, commençaient lentement à craquer d'un côté ou de l'autre. A l'usine, ils savaient qui nous étions.

A la cantine, nous recevions un repas par jour, qui n'était pas terrible au point de vue calories, je ne me souviens plus exactement.

J'ai séjourné environ un an à Dessau, occupé aux usines Junkers. Je n'ai limé ni travaillé un seul morceau de métal. Le peu que j'avais fait à la FN d'Herstal ne servait à rien, et c'était très bien ainsi. J'étais installé devant des fichiers: chaque pièce transformée était conservée dans une loge et notée en vue d'une opération ultérieure. La nuit était pénible, nous allions à la toilette plus qu'il ne fallait, surtout pour y fumer un petit bout de cigarette et grappiller quelques minutes par ci par là.

Le congé promis n'est jamais venu. Il y a eu parmi nous des gars qui ont obtenu des congés pour raison familiale (maladie, décès...) mais pratiquement chaque fois ils ne revenaient pas, s'empressant de se cacher au pays. J'aurais fait exactement la même chose. Les Allemands en vinrent donc à exiger un aval sauf pour ceux qui étaient partis comme volontaires.

Entre les déportés régnait une très bonne entente. A Dessau, j'ai attrapé je ne sais quelle maladie, j'avais une fièvre de cheval, des cauchemars. On m'a embarqué dans un hôpital installé dans une ancienne caserne. Je suis resté là à peu près deux mois. Le problème était de retrouver des forces. Quasiment tous les jours, des compagnons de chambrée m'ont visité et ont partagé le peu qu'ils avaient.

Pendant mon séjour à l'hôpital, l'usine a été bombardée par les Alliés, elle a été rasée en partie. Pour éviter d'autres dégâts, les Allemands avaient réparti différents départements dans des villes de province.

Je suis resté à Dessau de mars 43 à avril-mai 44. A ma sortie de l'hôpital, on m'a donné l'ordre de me diriger vers Zeitz, à environ 40 kilomètres au sud de Leipzig, une petite ville. Nous logions dans une ancienne usine Naether où on fabriquait avant-guerre des voitures d'enfant; le bâtiment comportait trois, quatre étages, et sur deux de ces étages, transformés en dortoir, étaient répartis de cinquante à soixante doubles lits par étage, avec tables, bancs et armoires.

J'accomplissais exactement le même travail. Nous étions installés dans une ancienne chocolaterie. Il faut reconnaître que les Allemands sont des organisateurs: des manoeuvres étaient affectés au travail de ramassage des chutes des particules de métal, etc. On aurait pu manger par terre, pareil à Dessau.

Le ravitaillement a été assuré jusqu'en juin 44; les colis et la correspondance (censurée) nous parvenaient sans problème. Après le débarquement, fini, terminé, plus de colis de la Belgique et de plus, la correspondance est alors devenue de plus en plus rare jusqu'à ne plus nous parvenir. En ce qui concerne le ravitaillement, pour la journée, nous recevions une demi-brique de pain gris, un bout de margarine, un peu de saucisson. A midi, un gros bol de soupe avec beaucoup d'eau, quelques rutabagas et une ou deux pommes de terre, c'était fini. Il fallait tirer son plan. J'ai échangé des cigarettes contre un peu de pain; j'ai acheté quelques rutabagas du magasin, rationnés eux aussi. Cette situation terrible s'est prolongée plus ou moins un an.

Pendant les alertes, je ne restais pas dans l'usine ou dans le camp, j'allais en dehors de la ville afin d'éviter de me trouver dans une cible.

Un jour que j'étais hors de la ville à la suite d'une alerte aérienne, j'ai eu l'occasion de rencontrer un soldat français qui travaillait dans une ferme. Je lui ai expliqué mon cas. Il m'a dit: "Demain, viens au camp, on te donnera quelque chose; tu te feras passer pour mon beau-frère". Ce camp comptait cent cinquante à deux cents prisonniers qui travaillaient dans des commandos. J'y suis allé et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre (pour faire semblant), j'ai reçu des pommes de terre, et toutes sortes de choses. Je ne l'ai plus jamais revu. Eux étaient mieux lotis que nous dans nombre de cas du fait qu'ils étaient occupés dans des fermes.

Notre petite vie a continué jusqu'à la Libération, dans les premiers jours du mois de mai 45. On entendait la canonnade.

Un matin, les Allemands nous ont rassemblés pour nous conduire plus loin dans l'Allemagne. A quelques-uns, nous nous sommes cachés, nous avons attendu que la colonne soit partie; nous nous sommes alors réfugiés dans des grottes, hors de la ville. Le lendemain matin, nous avons rejoint la ville, nous avons aperçu les premières colonnes de soldats américains. Nous avons mis un bandeau blanc, nous nous sommes expliqués et ils nous ont dit de retourner au camp. Les autres déportés sont revenus petit à petit. Nous avons encore attendu un mois avant de réintégrer le pays.

Alors, les autorités militaires américaines ont mis les Allemands dans l'obligation de nous fournir du ravitaillement. Un matin, un de nous s'amène en disant: "Du côté de la gare de marchandises, il y a de quoi manger". Nous y sommes allés en courant, nous avons ouvert un wagon et nous y avons trouvé des sacs contenant des colis que des familles allemandes avaient expédiés pour leurs parents qui combattaient sur le front de l'Est. Nous avons pris un sac, nous l'avons ouvert et nous y avons trouvé de tout: des biscuits, des bonbons, du lard fumé, etc. Nous sommes rentrés au camp, nous nous sommes mis à table et nous avons commencé un repas composé d'un mélange d'aliments qui nous a rendus malades comme des chiens ! Et pour cause, l'estomac qui pendant des mois a dû se contenter de vivre rationné n'était plus disposé à une telle abondance. Nous sommes restés là trois à quatre semaines.

Les Français sont partis les premiers. Deux, trois jours plus tard, ce fut notre tour. Notre voyage de retour a pris une semaine du fait que les convois militaires avaient évidemment priorité. Nous sommes partis de la gare de Zeitz, dans des wagons à marchandises ouverts, vers la fin de la journée. Le train a roulé toute la nuit et au matin, que voyons-nous ? Nous étions revenus à notre point de départ ! Nouvelle journée d'attente, puis nous sommes repartis, traversant l'Allemagne, pour arriver à Thionville, puis Metz et Luxembourg. Au poste frontière grand-ducal, nous avons aperçu le drapeau belge et nous en avons eu les larmes aux yeux.

Nous sommes remontés à Namur, débarquement. Les autorités belges cherchaient les collaborateurs qui se mêlaient aux passagers pour pouvoir s'échapper; triage, certains sont arrêtés. De Namur, j'ai repris un train qui m'a amené à Sclessin où j'ai retrouvé mes parents.

Je suis resté un mois à la maison pour me reposer et j'ai repris le travail.

Dès la Libération, une association de déportés du travail s'est créée. J'en suis devenu membre vers 1950. Nous avons eu droit à une reconnaissance en tant que déporté du travail ou réfractaire.

Si je fais le compte, je constate que je suis resté un mois en France (en mai 40), que j'ai eu vingt-six mois de déportation en Allemagne et comme cadeau final, fin 1945, j'ai encore dû accomplir dix mois de service militaire !

Q.: Vous êtes désormais membre du comité de l'association des déportés du travail et des réfractaires (section de Seraing) ?

Il y a quatre, cinq ans, j'ai voulu savoir ce qui se passait au comité. J'ai été au service militaire avec un ami qui est devenu secrétaire national, De Ridder; il m'a demandé d'être comitard. J'ai répondu: "Quand je serai à la retraite". On m'a rappelé ces paroles. "Je veux bien faire un essai à condition qu'on ne multiplie pas les réunions et les assemblées". A ce jour, l'essai est concluant.

Notre comité apporte une aide en ce qui concerne les démarches à accomplir, les formulaires à remplir pour que nos membres soient en règle et bénéficient d'une rente, d'une carte de réduction sur les transports SNCB et SNCV. Même chose vis-à-vis des veuves en cas de décès d'un de nos membres. Nous participons aussi aux commémorations patriotiques, etc.

Au départ, les membres étaient nombreux. La mort a fauché et beaucoup se désintéressent, d'autant que sur le plan matériel, il n'y a plus rien de bien spécial à attendre.

Pour Seraing et les communes avoisinantes, on compte environ trois cents membres, et à l'assemblée générale convoquée une fois l'an, nous sommes environ soixante ou septante participants, et nous en sommes heureux.

Bien souvent, on oublie notre devise "l'Union fait la force" car si tous étaient là, ça ferait la différence.

Nous avons obtenu une médaille et un diplôme de reconnaissance. Certains parmi nous ont obtenu le statut du CRAB, mais il est de pure portée morale.

Je signale, pour terminer, qu'une stèle à la gare d'Angleur rappelle que ce lieu fut le point de départ de milliers de déportés du travail; et à cet endroit se déroule chaque année une commémoration.

Il y a un an ou deux, deux écoles de Flémalle nous ont reçus afin de nous permettre d'exposer à de jeunes enfants de dix à douze ans ce qu'ont été la déportation de travailleurs pour le TO (travail obligatoire) et la privation des libertés. Nous avons été étonnés de constater l'intérêt que portaient les enfants à notre exposé, et les questions diverses qu'ils ne cessaient de nous poser.

Je pense qu'il est bon, qu'il est nécessaire – sans vouloir ressasser des faits qui se sont produits il y a près d'un demi-siècle – d'informer les jeunes afin de les mettre en garde contre ce type d'idéologie qui a conduit à la guerre 40-45 avec toutes ses conséquences et son cortège de souffrances.



La maison inondée en 1926 de Madame C., rue Chiff-d'Or (Sclessin-Ougrée)

SOMMAIRE

Un mot d'introduction.....	2
Vies simples, tragiques ou heureuses	2
Destins surprenants ou exceptionnels	8
La vie quotidienne avant-guerre	1717
La vie quotidienne pendant la guerre	255
Des jeunes de l'époque	2727
Ceux venus de loin	344
Commerce et petits métiers	399
Destins pénibles ou tragiques.....	411